



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

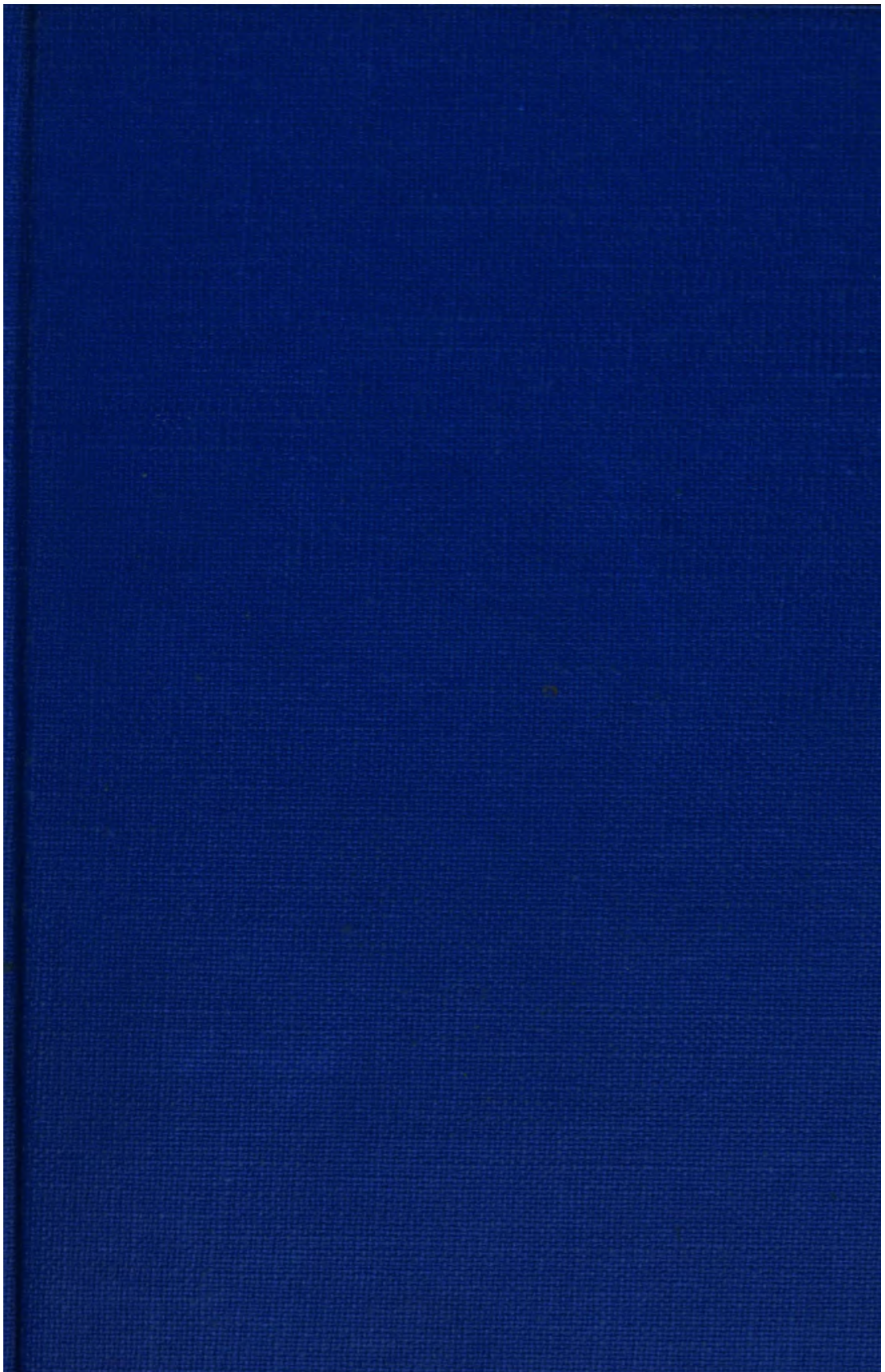
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.





O/O 1433 A.1



**CARNET
DE GUERRE**

Quatrième de la Collection « Le Livre Neuf »,
cet ouvrage est présentement tiré en édition
originale à 340 exemplaires :

15 sur japon des Manufactures impériales,
numérotés de 1 à 15;

20 sur vergé de Hollande Van Gelder Zonen,
numérotés de 16 à 35;

15 sur vélin de Hollande Van Gelder Zonen, im-
primés spécialement pour *les Bibliophiles du
Nord* et tous nominatifs, numérotés de 36 à 50;

290 sur vélin des Papeteries d'Arches, numé-
rotés de 51 à 340;

Il a été tiré en outre 30 exemplaires de présent
sur divers papiers, numérotés de I à XXX.

EXEMPLAIRE NUMÉRO 231



JACQUES RIVIÈRE

CARNET
DE GUERRE

Août-Septembre 1914

UN PORTRAIT DE L'AUTEUR GRAVÉ SUR BOIS

PAR

ANGÉLINE BÉLOFF



LES ÉDITIONS DE LA BELLE PAGE

34, BOULEVARD DES ITALIENS, IX^e

PARIS



Tous droits réservés pour
tous pays. Copyright by
M^{me} Isabelle Rivière, 1929.

4 Août

LA gare du Midi.

Ces deux bonshommes à côté de moi sur le banc ; celui qui, d'abord tout seul, disait en regardant passer la foule des mobilisés :

— Je ne trouverai pas un p... de type de mon régiment.

Profonde détresse. Je n'avais pas pensé que cela commencerait par le régiment. Impression que l'essentiel va se trouver extraordinairement *retardé*.

Dans le wagon, retrouvé Savès, Dupuy, Thomas.

Voyage infiniment lent. Le monde dans les gares. Hurlements, chansons, mangeaille. Sentiment d'être pris dans un fleuve énorme, mais un peu plus boueux que je ne l'avais imaginé. Le décantage arrivera-t-il à se faire? Cette purification que j'attends de la guerre?

Le terrassier de Saumur, qui vient s'asseoir ayant déjà deux jours de chemin de fer dans les jambes. Il va à Avignon.

Déjà les histoires de régiment pululent autour de moi : histoires de types démerdards, de phénomènes, de futeux, toutes pareilles, toutes également mornes et tristes. Je m'ennuie.

Le vieux bonhomme qui restait découvert devant nous à la gare de Langon.

Marmande. Nous sortons de la gare en foule, vaguement, sans être conduits. Arrivée à la caserne. Même disposition que pour la venue des réservistes : tables et écriteaux. On nous inscrit. Puis nous ne savons que faire. Heures lentes. Nous

mangeons nos provisions sur une marche du magasin du corps. Tout est vague et inoccupé devant nous. Chevaux réquisitionnés, qu'on vient regarder et sur lesquels on discute par désœuvrement. Personne n'est pressé. Toute fièvre a disparu. Je ne pense plus du tout à la guerre. Je retrouve cette tristesse affreuse des heures vides du régiment. Il ne manque que les vagues exercices des cornets à piston qui, à Xaintrilles, me mettaient l'âme à l'envers. Il faut que cette tristesse soit bien évidente pour que Dupuy auprès de moi, sans que je lui dise rien, me l'avoue.

L'après-midi au cantonnement de la compagnie. Le café David. Immense bâtiment de pierre, monumental, désert et sale. La petite salle de spectacle, affreusement délabrée et misérable, où l'on nous installe. Les noms des artistes encore écrits à la craie sur un montant du portique qui encadre la scène.

Tous ces hommes qui ne se connaissent pas, assis là, ensemble, on ne sait plus pourquoi, avec leurs ballots enveloppés dans un mouchoir de couleur. Quand le fourrier vient nous parler de la guerre, je me dis : Tiens ! c'est vrai !

Il y en a qui sont tristes, d'autres pleins de vanteries anticipées.

Séjour à Marmande

LA journée du 5 interminable et exaspérante. Je suis fatigué, bien que j'aie trouvé un lit, chez une vieille fille, rue de la Rose. Petite chambre au rez-de-chaussée. Délicieuse sensation de me trouver seul, augmentée par le continu va-et-vient des hommes, lourdement chaussés, qui passent dans la rue derrière mes contrevents fermés.

La veille, notre dîner sur le tas de sable (Savès, Dupuy et moi), près de la prairie. Première sensation de ce que nous allons trouver là-bas, quand Dupuy

me dit : « J'ai vu ceux de l'active qui partent demain. Ils n'ont pas le sourire. » Il a l'air *entamé*. Savès, au contraire, me plaît par une volonté de marcher et de voir ça, que je n'attendais pas de lui. — Réflexions de Dupuy sur les forts.

Donc, la journée du 5 vraiment désespérante. Heureusement que j'avais trouvé cette délicieuse terrasse au-dessus de la prairie avec le petit mur à pic surplombant les jardinets aux citernes verdies. Dormi adossé au mur du presbytère. Ennui, fatigue. Personne ne s'occupe de nous. Jeux de cartes, cafés regorgeants d'hommes en veste et sans col.

Le soir je dine tout seul, n'ayant pas pu retrouver Dupuy ni Savès, sur un banc de cette esplanade déserte plantée de grands arbres, et entourée de maisons silencieuses. Le grand jardin aperçu entre des murs et qu'ornaient un magnolia fleuri et un palmier. Calme infini. Le cordier qui sortait à reculons de son

échoppe en tordant sa corde, puis y rentrait peu à peu. — Le bonhomme qui vient s'asseoir à côté de moi. — Ses plaintes lâches et fausses : il me dégoûte.

Autres souvenirs : tous les hommes de la compagnie, encore en civil, massés sous la halle. Réflexion : « Il y en a bien assez pour faire des morts, sans qu'il soit besoin de moi. »

L'habillement dans la salle de théâtre. Première apparition du lieutenant Lormeau, puis du capitaine.

— Va-et-vient du magasin à la place.

— Distribution des cuirs sur la petite place près de la terrasse.

Les premières dépêches affichées en haut de la rue. (Était-ce la sous-préfecture?) — Les journaux. — Les éditions spéciales de *la Petite Gironde* qui arrivaient par auto vers midi. Hurlées par cinq vendeurs à la fois sur la place du marché.

Ce coup de tonnerre tout seul, un peu

avant le jour, et dès l'aube, en ouvrant ma fenêtre, le ciel absolument pur.

Le marché sur la place, le matin. — Les pêches. — L'homme qui distribuait des paniers de pêches.

Les restaurants : le petit restaurant du coin de la place. — Les hommes de l'active, attablés dans le fond, avec le manchon bleu. — Leurs figures jeunes et sérieuses. — C'est la première fois que la Guerre m'apparaît face à face, avec son terrible visage de femme. Pas envie de rire.

Le restaurant de la rue principale, où nous dînions le soir avec Savès et Dupuy. — Les majors. — Tout ce qu'on pouvait dire et écouter de bêtises, par inexpérience, à ce moment-là. La grande table d'hôte : désordre du service. Costumes extravagants des territoriaux. Assemblage hétéroclite de gens : M. Touton, vieux soldats avec leurs femmes et leurs gosses.

La rue, le soir, remplie de troupe et de monde. Air de tranquillité et de fête. C'est bien un peu ce que j'avais imaginé, mais en bien moins tragique. Comme nous étions tous enfants à ce moment-là ! Nous nous sommes amèrement instruits depuis.

Visite de mes beaux-parents (le vendredi, je crois) : stupéfaction de les apercevoir au bout du petit escalier de pierre que je dégringolais à toute vitesse. Dîner au restaurant de Lestang. Nappe sale. L'adjudant-chef qui me prenait pour un curé. — Promenade le long du rempart ; le magasin de PRUNES ; la Garonne au soleil couchant ; le pont suspendu couvert de monde, ainsi que la petite plage de sable. Courant magnifique à ce tournant du fleuve. Un peu plus loin silence, solitude au bord de la ville fourmillante ; les arbres délicieux par-dessus les murs des jardins bordant l'étroit chemin de ronde. Tombée du soir sur la terrasse où nous étions assis, tous trois, presque

seuls. L'immense prairie chaude devant nous. Les bruits de fête qui venaient par-dessus les maisons muettes.

Combien je me sentais de courage et de dureté... en imagination. Tout ce que l'orgueil suppléait dans mes sentiments. — Le cloître au clair de lune. Les chants qui viennent. Nous traversons la petite cour déserte. L'église pleine de monde; les chants infiniment doux et émouvants. Les belles voix graves. Le gros homme qui chantait près de nous avec tant de religion. — Émotion de Maman qui pleure. Je me raidis tant que je peux. — Notre retour vers la gare par la grand'rue. — Le petit plat que m'offre Père. Attente sur un chariot devant la gare. — Profonde amitié qui me remplit.

Retour à ma chambre par les petites rues. — La rue de l'hôpital. — Les deux hommes qui m'indiquent mon chemin et m'accompagnent. — La rue en contrebas sur la gauche. — La petite place her-

beuse sous le clair de lune. — Le groupe d'hommes qui causaient.

L'exercice sur la route de Tonneins, vague et sans utilité, comme si nous étions toujours « au régiment ». Borie. — Protestations du caporal. — Mauvaise impression.

Ventax : sa figure coupante avançant en proue du groupe qui se pressait à la porte du magasin. Ses invectives contre Guillaume, — ses projets qu'il nous communique en criant. Ancien tirailleur ou zouave. Il voulait à tout prix partir avec l'active et ordonnait qu'on l'habillât tout de suite. Combien il s'est effacé par la suite, disparu, évanoui sans avoir fait parler de lui. Il était d'Arcachon. Je le voyais très bien en imagination manœuvrant sa pinasse. A-t-il été tué?

Meneur. Sa grosse face rouge sur ce petit corps en sac. Sa gaité des premiers jours. Meyer qu'il traînait partout derrière lui pour le faire boire, en disant :

« C'est mon tampon ! » — Garde des cuirs sur la petite place. — La première fois qu'il a fait des histoires. Retour de l'exercice : plainte au lieutenant Lormeau : « Mon lieutenant, on m'accuse d'une souillure. » — J'interroge ses camarades. Personne n'a rien dit sur son compte. Mais on me raconte que la nuit il a fait du tapage, disant qu'on voulait le tuer, suppliant qu'on lui laissât la vie, pleurant, etc... A partir de ce moment, continuelles histoires : la nuit suivante, il pousse des cris, prétendant que ses voisins cherchent à abuser de lui. Puis il déserte le cantonnement, n'assiste plus aux rassemblements. On le trouve à la caserne, où il feint la folie. Misérable fausseté de sa comédie, tout de suite percée à jour par ses camarades. Pendant l'exercice du côté du canal, Hosteins se moquant de lui. Espèce de génie du bon sens. Comme il triomphait de cette honteuse loque : « Je vous ai vu,

allez ! J'ai bien vu le signe que vous lui faisiez (à Laborde), pour me faire empoigner et fusiller. » — Altercation avec lui à la cantine de la caserne, la veille au soir. — Le soir même, je le dénonçais au capitaine, qui décidait de l'envoyer au dépôt. Scène terrible et grotesque pour l'amener au bureau. Nous le tenions à quatre ou cinq. Bataille devant la porte avec Sauboua qui voulait l'empoigner. Ses coups de pied. Montée de l'escalier. Enfin installé dans le bureau, sur une chaise, suant, soufflant, pleurant, rouge, honteux, furieux : les hommes qui se moquaient de lui par la porte. — Il était un de ceux *qui avaient réfléchi*. Les journaux annonçaient que certaines tranchées devant Liège avaient été trouvées pleines jusqu'au bord de cadavres allemands. Cela donnait à penser à certains.

Nous partons. La longue route droite de Verdun à Étain toute sonore et poussiéreuse de l'artillerie déjà en route. Fourmillement noir de l'infanterie qui arrive par derrière, à contre-jour. Pour ne pas perdre de temps, on nous fait doubler l'artillerie en suivant la prairie le long de la route. Puis nous reprenons la chaussée. Animation universelle dans ce crépuscule. Excitation des hommes. J'ai la sensation que cette fois c'est pour de bon.

Un peu avant Étain, une misérable voiture immobilisée au milieu du flot des troupes. Aussitôt plaisanteries :

« C'est la cantoche! etc. », mais qui se glacent rapidement dès que quelques-uns ont compris ce que c'est. Je me rappelle l'air absolument égaré de cette jeune fille, aperçue par derrière, une fois la voiture dépassée. C'est ce qui m'a fait comprendre que nous venions de croiser les premiers fugitifs.

Mais comment aurions-nous imaginé que les Prussiens étaient si près? Dès Étain, on nous donne des précisions : « Quinze kilomètres; vingt », disent les autres. (En réalité, bien moins.)

La ville me paraît plus importante que je ne m'y attendais. Passage entre les boutiques éclairées, sur le pavé. Nous marchons vite, légèrement débandés. La foule autour de nous nous encourage, ou nous parle avec une espèce de fièvre : « Ils égorgent les femmes et les enfants. Ils mettent le feu partout. » Ces absurdités qu'inspire la terreur, je les prends pour argent comptant.

Les fugitifs, de plus en plus nombreux, traversent la ville en sens inverse de nous, beaucoup à pied, d'autres dans de longues charrettes, où ils sont entassés pêle-mêle. Un autobus de Paris, plein de monde, s'arrête tout à côté de moi. J'entends une voix de femme qui de l'intérieur demande : « Est-ce ici qu'il faut descendre, Messieurs les soldats? »

Nous traversons ainsi la ville, cahotés, ballottés, arrachés par nos chefs aux objurgations, aux renseignements, aux conseils qui font haie sur notre passage, et que les hommes écoutent déjà avec ils ne savent quoi de changé dans l'âme.

Je sens une espèce de colère triomphale, je respire la vengeance. Mais, malgré l'agitation où je suis, je n'oublie pas de regarder à chaque boutique pour voir si l'on n'y peut rien acheter qui se mange ou qui se boive.

J'ai le pied droit blessé, et j'ai tout un coin de mes forces qui s'emploient à le

bloquer, à l'exclure de ma pensée, à le maintenir hors de ma sensation.

Arrêt à la sortie de la ville. Cette maison où l'on vendait du vin, comme en cachette, par la fenêtre. La foule silencieuse des soldats qui se pressait autour; les bidons qu'on passait. Je suis entré par le jardin. La table servie. Les enfants roses et sales.

Le lieutenant nous appelle pour nous montrer ces lieux au nord. Ce sont des villages qui brûlent.

Quand nous repartons, nous les distinguons très nettement sur notre gauche. Il y en a trois.

Marche dans cette vaste plaine absolument plate et vide, avec les longs pinceaux des phares de Verdun en arrière de nous qui nous effleurent de temps en temps. En face, très lointain, plus bref et plus pâle, un phare ennemi. Son spasme inquiet.

Dans un tournant de la route, les hommes s'arrêtent autour d'une femme,

pleine de paroles. Elle dit que c'est Audun-le-Roman qui brûle, que tout est sac-cagé, que c'est épouvantable. Elle nous avertit : « Ne vous faites pas tuer ! » Je ris de mépris. Un officier la prie de s'en aller.

Encore des fuyitifs, beaucoup poussant des voitures d'enfants avec les gosses endormis. Nous ramassons un caoutchouc qui s'est échappé d'une roue. A mesure que me pénètre mieux l'idée du danger prochain, à mesure aussi je sens mieux l'espèce de force qu'il y a à être encadré, à faire partie de cette masse qui avance, qui me soutient, qui me comprend et qui me porte.

Arrivée à Rouvres vers dix heures. Fort village, solennel dans la nuit, mais déjà presque tout entier désert. On nous installe en cantonnement d'alerte. Je ne comptais plus dormir cette nuit. La grange où nous nous glissons. Quand j'arrive en haut de l'échelle sur le pailler,

tout le monde est étendu, je ne trouve plus de place. Je redescends en marchant sur des jambes. Déjà l'égoïsme des hommes est devenu féroce. Je ne trouve plus trace chez eux de l'espèce d'amitié que je croyais avoir gagnée.

Je m'installe dans une autre grange, de l'autre côté de la route.

Le capitaine nous a dit que la troisième section était en avant-poste.

Mauvaise nuit. Certainement il y avait encore un intervalle entre ma préparation intérieure et la réalité. Rien qui ressemble à de la peur. Mais l'événement me dépasse de tous côtés, j'ai la sensation de manquer de temps pour m'y hisser, d'être obligé de m'y enfoncer sans voir. Il y a beaucoup là-dedans de l'influence de la nuit.

A trois heures, quand je sors sur la route, un planton qui cherche fiévreusement le commandant et frappe à une maison.

Une demi-heure après, on nous rassemble. Il fait encore nuit et très froid. Je claque des dents, sans pouvoir savoir si c'est seulement de froid ou aussi d'énervement.

23 Août

A côté de moi, l'adjudant Cassan, revenu avec sa section, raconte qu'il a passé toute la nuit à prendre pour l'approche de l'infanterie allemande, les va-et-vient de quelques chevaux dans un pré.

Nous partons. Il fait bientôt jour. Nous nous trompons de chemin. On nous fait revenir sur la route. Je suis horriblement fatigué.

Nous marchons très vite. Quelques dragons nous dépassent. Une petite avant-garde très peu en avant de nous.

Le commandant. Nous entrons dans un bois très profond et très vaste. Longue traversée. Nous retrouvons au milieu une clairière. Borne entre Meuse et Meurthe-et-Moselle.

Enfin la route quitte le bois, qui continue à une certaine distance sur la gauche. Nous le rejoignons par une route transversale. Essai pour gagner nos positions par l'intérieur. Le taillis est trop épais. On nous a fait approvisionner en marchant. Nous contournons la lisière et arrivons enfin sur la face orientale du bois, que nous devons occuper. Mais l'emplacement désigné pour notre compagnie est encore assez loin sur cette face. Nous marchons un par un, dans un sentier glissant, le long du bois. Je trébuche, mon sac m'étouffe, jamais je n'arriverai. Je ne pense plus qu'au moment où l'on s'arrêtera et à pouvoir jeter ce sac. Enfin c'est là : une

longue allée qui vient déboucher face à l'ennemi et dont déjà l'on a masqué l'entrée avec des feuillages.

Le capitaine choisit les emplacements de combat de chaque section et nous y envoie aussitôt. Celui de ma demi-section est un fossé, le long d'un petit chemin, parallèle au bois, à environ soixante ou quatre-vingts mètres de la lisière. Nous nous y installons, couchés en tirailleurs à un pas.

Dès ce moment toute inquiétude tombe. En même temps que mes membres surmenés se reposent, une tranquillité immense s'établit dans mes sentiments. D'être enfin en face de la chose même que j'attends depuis si longtemps, de n'avoir plus rien à faire qu'à la regarder, qu'à y être, je me sens infiniment soulagé. C'est comme si tout mon malaise n'avait consisté que dans l'ambiguïté de mes imaginations.

Et puis le jour se lève, la nuit emporte

ses fantômes. Pourtant un brouillard persiste encore un moment et avec lui un esprit de doute qui fait croire à mes hommes, et à moi pendant un instant, que des poteaux noirs dans une prairie en face de nous sont des éclaireurs allemands.

Tout le paysage devant nous est encore fantastique dans les brumes qui l'enveloppent. Au fond, au sommet d'un coteau, une ville de rêve, avec des minarets et d'immenses façades régulières, comme celles d'un palais au bord de la mer. Pendant longtemps, elle garde je ne sais quoi d'enchanté, d'aérien, de prêt à s'envoler.

Mais peu à peu elle se dégage de ses voiles et c'est simplement un gros village industriel (Joutreville), avec des cheminées d'usine et de grandes bâtisses, qui, à la vérité, demeurent assez étranges par leur régularité absolument géométrique.

Le paysage, tel qu'il apparaît maintenant, se développe devant nous, au delà d'un vallon que suit la ligne de chemin de fer de Longuyon à Nancy, en un vaste amphithéâtre couronné de bois, mais absolument dépouillé et nu à sa partie inférieure. Des villages sont semés un peu partout, à intervalles assez rapprochés. D'un bois émergent les hautes silhouettes de deux chevalements de puits de mine. L'ensemble, sans doute à cause des usines et des maisons ouvrières, donne l'impression d'un paysage artificiel, monté de toutes pièces.

Sur le tapis qui se déroule jusque vers les hauteurs, les moindres objets sont visibles. Nous restons longtemps avant de bien comprendre la nature des petits points noirs que nous y voyons se déplacer. A la fin — mes hommes me les signalent un par un — nous comprenons que ce sont des cavaliers. Mais allemands ou français?

Tout de suite se pose cette question, que je n'avais pas prévue, et qui semble s'être présentée pour tout le monde : comment distinguer l'ennemi de l'ami ? Tant que le combat n'était pas nettement engagé, vu le manque de renseignements sur la situation où nous nous trouvions en général, cette distinction était presque impossible. Nos cavaliers allaient très loin. Les uhlands venaient très près. Lorsque les premiers ralliaient nos lignes, comment les distinguer des seconds qui s'avançaient hors des leurs ?

Dès cette première matinée, une section de notre compagnie, excitée par des chasseurs qui fuyaient, prétendant en avoir essuyé le feu, tire sur une patrouille de dragons, heureusement sans toucher personne.

Cette incertitude me donne une première impression de désordre à laquelle je ne m'attendais pas. La bataille ne se présente pas du tout comme lorsqu'on

y pense. D'abord il y a ce manque de limites dans le temps — son commencement et sa fin ne sont fixés qu'ensuite, par l'histoire — puis ce manque de limites dans l'espace, qui fait que, bien que dans l'ensemble les positions des deux adversaires soient parfaitement nettes, dans le détail et de près, les troupes, même avant de combattre, ont l'air d'être embrouillées et emmêlées. La bataille, avant qu'elle ne se déclenche et ne se détermine, est plutôt un état, un composé saturé, une situation confuse et urgente qui donne lieu à mille confrontations soudaines et absurdes, à des rencontres maladroitement, à des galops, à des coups de feu dubitatifs, interrogatifs, dirais-je.

Ce n'est qu'après longtemps que je suis arrivé à me convaincre que les cavaliers que nous ne cessions de voir « bouger petitement » étaient bien pour la plupart des uhlans. Aucune espèce

d'émotion, pas plus d'ailleurs qu'à l'ouïe des premiers coups de fusil. Je me trouve en proie à la plus complète indifférence, à la plus brutale incuriosité. C'est une réapparition bizarre et intempestive du seul sentiment que le régiment ait jamais su éveiller en moi, de celui qui m'a, en somme, principalement dominé jusqu'ici. Il faut dire qu'elle est puissamment favorisée par l'immense fatigue physique où je me trouve.

Vers onze heures, je crois, nous recevons l'ordre de rejoindre le bataillon, qui se forme dans un repli de terrain, à un kilomètre sur notre gauche, et légèrement en avant de la voie du chemin de fer. Nous marchons, il fait chaud, surtout dans la prairie en cul-de-four où nous formons les faisceaux. La vue y est bornée de toutes parts. Des chasseurs à cheval descendent par petits groupes de la crête toute proche. Nous attendons. Pendant un moment, j'ai l'impression

que nous allons nous déployer en tirailleurs pour remonter la pente qui est devant nous, et que je suis au bord de ce fameux instant que j'attends depuis si longtemps et avec tant de ferveur. Pourtant, j'ai de la peine à lutter contre la lourde envie de dormir qui m'accable. Un instant, appuyé sur mon sac, je m'abandonne.

Mais on nous fait rompre les faisceaux pour nous ramener en arrière. Le bruit court vaguement que pendant que nous avons laissé la lisière dégarnie, quelques uhlands se sont glissés derrière nous dans le bois. On nous envoie au passage à niveau, déjà traversé, pour assurer par derrière la sécurité du bataillon. Nous nous installons le long de la haie qui borde la voie, face au bois, c'est-à-dire le dos tourné à l'ennemi. Dans la maisonnette du garde-barrière, les trois jeunes filles ou femmes que nous avons vues à notre premier passage sont en-

core là. Elles ne semblent pas se rendre compte du danger. On les décide enfin à partir.

Malaise à sentir la situation si bizarre et si fausse, la partie si mal engagée déjà. Pourtant, une seconde fois, la torpeur triomphe. Je m'endors dans l'ombre avare de la haie. Sommeil lourd et où se prolonge la gêne que je sentais éveillé.

Enfin, le bataillon tout entier reçoit l'ordre de regagner ses premières positions. A trois heures, nous sommes à nouveau couchés dans notre fossé et nous recommençons à attendre.

A vrai dire, nous sommes ici au spectacle. A notre gauche, depuis longtemps déjà, un duel d'artillerie est engagé. Nous voyons les beaux bouquets blancs des obus français éclater au milieu du bois, près du puits de mine. On distingue les obus allemands éclater, à peu près sur la même ligne que celle où nous nous trouvons, mais loin sur notre

gauche. Tranquillité parfaite. Tout cela, vu d'ici, ressemble vraiment à un jeu. On a envie de parier. Au bout de quelque temps, les obus commencent à taper dans un groupe de maisons qui sont au bord de la voie du chemin de fer, toujours sur notre gauche. Mais notre inexpérience nous empêche de reconnaître si les coups sont portés par l'artillerie allemande ou par la française. On voit les maisons peu à peu démolies, puis qui prennent feu *paisiblement*. Aucune horreur dans tout cela. Nous sommes au spectacle.

Cette impression est fortifiée par le passage continu des aéroplanes. La plupart sont français. Du moins nous le concluons de leur direction de marche. Ils viennent de Verdun. Pendant longtemps nous entendons leur bourdonnement derrière nous, pareil à celui d'une grosse mouche invisible. Nous les cherchons dans le ciel trop bleu où ils sont

perdus. Mais bientôt, souvent avant que nous ayons pu les apercevoir nous-mêmes, leur position nous est signalée par les bombes que les Allemands tirent sur eux. On les voit éclater au-dessous de l'appareil et les petites houppes blanches, qui demeurent longtemps dans le ciel, jalonnent son passage, après même qu'il a disparu. Ils s'avancent très loin au-dessus des lignes allemandes, et sans dommage apparent. La grosse bombe noire lancée par l'un d'eux.

Nous continuons à ne pas voir les troupes par lesquelles ces villages devant nous sont certainement occupés. Pourtant, de temps en temps nous apercevons là-bas, aux abords de Joutreville, sur la pente nue qui descend devant le palais marin, rendue plus distincte par l'éclairage du soir, une tache noire qui se déplace, comme un bataillon de fourmis. On la suit un moment, on la perd, on la retrouve plus loin. Petite troupe

lointaine et affairée, dont on ne peut deviner l'occupation.

Cette fin de journée reste dans mon souvenir comme une vaste représentation à laquelle j'aurais assisté du balcon d'un immense théâtre. Les bouquets des bombes dans le ciel, comme un feu d'artifice en blanc, leur petite virgule comme un ornement soigné sur le décor, les avions dans les frises... C'est à partir de ce moment que j'ai commencé à trouver tout cela tellement amusant. Sentiment bizarre, lorsque je repense à ce qui a suivi, mais qui m'a occupé jusqu'au lendemain, jusqu'au milieu même du feu.

Vers quatre heures, une corvée d'approvisionnement, envoyée au village d'Affléville, sous la direction du sergent-major. Son retour piteux. Ils ont trouvé des uhlans. Ce sont ceux que nous avons vus fuir au triple galop sur la droite du village.

Nous n'avons rien pour faire la soupe et depuis le matin nous n'avons rien

mangé. Le capitaine fait appréhender un des deux cochons maigres échappés de la maison du garde-barrière, et qui rôdent çà et là. La poursuite. Ses cris. On le tue avec une baïonnette. Un peu plus tard j'irai chercher pour ma demi-section la soupe que l'on a fait cuire dans une des grandes bassines apportées de la maisonnette. La cuisine dans le bois, les pommes de terre au fond de la marmite, les morceaux de viande. Distribution insuffisante pour la demi-section. Je retourne chercher du supplément. La faim, qui rend les hommes féroces.

La nuit est tombée. Le capitaine nous fait rentrer à la lisière du bois, pour que nous nous y installions pour la nuit. D'autres troupes ont déjà campé ici. Dans la haie, des creux ont été ménagés, garnis d'un peu de paille. Deux huttes de branchages que se réservent les officiers.

J'ai tellement faim qu'au lieu de me chercher tout de suite une bonne place,

j'achève de manger ma soupe, tout debout, croquant les pommes de terre à moitié crues et buvant le bouillon brun que le soir a refroidi. Jamais peut-être je n'avais senti si despotique le besoin de me nourrir. Je n'oublierai pas cet instant précaire et menacé, rempli tout entier par l'humble préoccupation de manger.

Le capitaine a passé pour nous recommander le silence, disant qu'une patrouille allemande est signalée le long de la voie (deux cents mètres). Cette idée me plaît. Je suis de nouveau dans l'ordre de mes imaginations. C'est un des rares instants où la réalité s'est trouvée correspondre à ce que j'attendais. Tranquillité absolue et *plaisir* (je ne trouve pas d'autre mot).

Je me glisse d'abord dans la plus petite des huttes de branchages. Mais au moment de m'endormir je m'aperçois, à la lueur de la nuit, que celui qui dort à côté de moi est un officier. Je m'esquive

et passe dans la grande hutte. J'en suis chassé par l'approche du lieutenant. Je finis par m'installer, très mal, à côté de Neuville et de Mourgues, dans un buisson où nous n'avons pas assez de place pour nous étendre tous les trois à la fois. J'ai été arracher de la paille un peu plus loin dans la haie. Mais je n'en ai pas assez pour m'empêcher de geler. Je me réveille plusieurs fois avec des douleurs dans les jambes. La rosée. Tout le long de la nuit, de temps en temps le canon, comme pour dire qu'il veille.

Autres souvenirs de cette journée :

Il paraît que la maison du garde-barrière était complètement bouleversée à l'intérieur, soit qu'elle eût été visitée par les Allemands, soit que ses propriétaires l'eussent abandonnée précipitamment, emportant ce qu'ils pouvaient. Quelques hommes iront se chercher des couvertures.

L'eau qu'on allait prendre au puits.

24 Août

RÉVEIL dès le jour. — Nous restons à la lisière du bois.

Le capitaine décide que la deuxième section ira à Aix-Gondrecourt sur la droite, en corvée d'approvisionnement. Nous ne savons pas si le village est occupé par les uhlands ou par les nôtres. Je sens un véritable transport de joie. Enfin ça va commencer. La réalité du risque m'exalte en ce moment aussi fort que lorsqu'il n'était qu'une idée. Impression d'une parfaite liberté, d'une légèreté délicieuse. (Exactement le contraire de

l'écrasement, de la stupeur où je serai le soir). Je suis si joyeux que je ne sens plus ni la fatigue, ni ma blessure au pied.

Un moment le capitaine semble hésiter à nous laisser partir. Son enquête auprès d'Hosteins. Sa fureur de ne pouvoir établir la vérité sur la corvée de la veille à Affléville : « Il n'y a que des femmes ici ! » Pendant ses hésitations, je meurs de peur qu'il ne renonce à son projet.

Enfin nous partons. R., l'adjudant et le sergent-major ne semblent pas être à la fête. Pourtant le danger est, si l'on y réfléchit, infinitésimal, puisqu'en somme nous sommes sûrs de ne rencontrer au pire que des uhlans, que le premier coup de fusil mettra en fuite.

Nous suivons la lisière du bois. La 17^e et la 19^e compagnie sont installées comme nous, à quelque cent mètres en avant, dans des tranchées. La petite chapelle aux morts de 1870. Nous descendons sur le village.

Avant d'avoir rejoint la route, nous apercevons une charrette qui monte du village. Plusieurs soldats dedans, l'un d'eux assis, tenant un casque à pointe au bout d'un bâton. Sa silhouette. Nous nous rappelons alors que, ce matin, le bruit a couru qu'un uhlan avait été blessé et fait prisonnier. C'est lui qu'on emmène. Il est au fond de la voiture, nous diront tout à l'heure ceux qui l'ont vu, couché sur de la paille. Il a un bras cassé et semble souffrir beaucoup. C'est un Français qui tient son casque.

Sitôt après avoir franchi la voie, nous apercevons au loin, sur la droite du village, trois uhlands. Sur la prairie où ils chevauchent, avec leur lance, ils ressemblent à des bateaux en voyage sur l'horizon de mer. Hésitations et affolement de l'adjutant. Je décide de laisser le caporal Dubourg avec quelques hommes pour occuper le cimetière, à droite de la route, et pour les tenir en respect.

Nous entrons dans le village. Il y a des dragons au bout de la rue à droite, qui surveillent les uhlands. Avec quatre hommes, je traverse tout de suite tout le village pour aller en occuper l'issue du côté de l'ennemi, pendant que les autres chercheront à s'approvisionner. En remontant la rue étroite, dans un recoin près de l'église, nous trouvons un groupe de dragons; ils nous disent que l'issue est gardée par une section d'infanterie. En effet, en débouchant du village, nous apercevons les nôtres installés à l'abri d'un petit mur couvert d'un toit. Je n'ai pas pu me rendre compte si c'était un ouvrage de campagne ou un appentis dépendant des maisons voisines.

(Garnier, sergent-major du 8^e chasseurs, fait prisonnier à Verdun, m'a raconté il y a quelque temps que c'est sa compagnie qui avait construit cet abri, et qui avait occupé la position avant nous.

Ils ont été ensuite retirés de là et en-

voyés vers le nord, vers Pierrepont et Arracy.)

Le sergent de la 19^e qui commande la section, inquiet et laissé en pleine ignorance. Il est là depuis la veille, avec l'ordre de ne se retirer que lorsque la cavalerie aura occupé le village. Il me demande avec anxiété si j'ai vu les dragons. Ni lui, ni ses hommes n'ont rien mangé depuis hier. Ce sont eux qui ont blessé le uhlán. Je voudrais leur venir en aide, mais je ne sais que faire pour eux. Ils me font pitié.

Il me semble que c'est pendant que j'étais avec eux que l'on a tiré sur les trois uhláns qui vaguaient à la droite du village. Nous les avons vus partir d'un seul bond, dans un galop furieux, et tout de suite disparaître, l'horizon étant très court.

Que n'ai-je pu conserver l'entrain, la décision, l'intrépidité que je sentais à ce moment ! Tout me semblait droit et facile. Je croyais être à la question. Le

vague danger répandu partout, je sentais si bien que je pouvais y échapper. C'est cela qui est indispensable à la bravoure : une issue ! La balle qui serait venue, il n'y en aurait pas eu tellement d'autres à côté qu'il ne m'eût été possible d'être manqué.

Nous revenons sur nos pas, puisque l'entrée du village est gardée. En redescendant la rue, nous demandons à une femme, qui se tient à sa fenêtre, de nous vendre de quoi manger. J'achète du chocolat Menier et du sucre. La femme voudrait bien ne pas me faire payer, mais elle voudrait bien aussi avoir un peu d'argent. Si bien qu'elle finit par prendre mes huit sous.

Quand nous arrivons sur la place du village, la corvée est déjà rassemblée pour repartir. L'adjudant a entendu dire (ou inventé) qu'un escadron de uhlans était signalé. Il ne tient plus en place. Il veut filer à tout prix, sans même attendre

les quelques hommes qu'il a envoyés au bout de la rue à droite et qu'il me donne mission d'aller rechercher.

Auparavant, je remplis mon bidon à l'une de ces deux pompes qui déversent leur eau dans de longues auges de pierre. Fraîcheur de l'eau.

Je vois les hommes au bout de la rue, se détachant avec les dragons sur le fond de prairie. Je prends le temps de demander dans les maisons à droite et à gauche si l'on veut me vendre quelque chose à manger. D'ailleurs, il ne reste que peu de maisons habitées. Cette misérable femme sur la gauche qui n'avait rien à donner. Un peu plus loin, à droite, j'entre dans une maison. La femme hésite à me vendre du pain, car elle craint d'en manquer. Pourtant elle m'en cède une mince tranche pour deux sous. Avec mon chocolat et mon sucre, j'ai l'impression d'avoir dans ma musette des trésors inestimables. Prix et rareté des moindres

choses. On n'avait pas pensé qu'un bout de ficelle pût devenir jamais si précieux.

J'arrive au bout de la rue. Il y a là, avec les dragons, le caporal Faugère, Collard, Laborde (je crois). Ce sont eux qui ont tiré sur les uhlans. Ils en sont tout enthousiasmés et naturellement prétendent déjà que des gens venus du village de Gondrecourt qu'on voit à huit cents mètres environ, leur ont rapporté qu'un des uhlans s'était réfugié là-bas, et qu'il était blessé. La naïveté de leur joie me fait plaisir après la venette de l'adjudant. — Ils ne veulent pas rentrer, tellement ils s'amuse. Moi aussi. Pourtant il faut que je les ramène.

L'adjudant nous a tout de même attendus, mais avec impatience et il nous attrape pour notre lenteur. Nous nous en allons avec regret; il trouve que nous ne marchons pas assez vite.

A moitié de la côte, comme il se plaint que Rafié n'ait pas rejoint, j'offre d'aller

le chercher : « Allez-y, allez-y, mon ami, puisque vous vous promenez ici comme sur les Champs-Élysées! » me répond-il furieux. Je profite de la permission et reviens au village, seul, joyeux, léger, vivant comme je l'ai rarement été. En chemin, je rencontre Rafié, blanc comme un linge, et qui se hâte. Je le laisse rejoindre la colonne et je continue.

Me revoici dans le village. J'entreprends de trouver du fromage. Personne n'en a. Mais on m'indique quelqu'un qui pourra peut-être m'en vendre. On me dit son nom. Est-ce Collignon? Je n'en suis pas sûr.

Je frappe en vain à la porte que l'on m'a indiquée, tout au bout de la rue à gauche de la grand'rue, celle qui finit en impasse. Mais lorsque je reviens, on me montre Collignon qui arrive avec des chevaux. Je l'aborde. Il n'a pas de fromage à vendre. Mais il veut à tout prix m'emmener chez lui pour me faire boire

du café au lait. Je le suis. Le long corridor obscur. La salle fermée. La femme et la fille. Volupté de boire cette chaude liqueur, qui me paraît un mets de riche à côté de notre pauvre cuisine. Comme j'offre de payer, Collignon, qui vient de me dire que les Allemands occupaient tous les villages voisins, me répond : « Laissez, laissez, il vaut mieux que ce soit vous qui buviez ça que ces oiseaux-là ». C'est donc qu'il s'attend à leur venue. Cela me donne un petit saisissement de tristesse.

Tandis que je reviens vers la place, une femme m'arrête par la manche et me demande si je crois qu'elle peut rentrer au village voisin, dont elle est. Elle craint d'y trouver les Allemands. Je ne peux pas la renseigner.

Lorsque je suis revenu au village, tout à l'heure, j'y ai trouvé le sergent-major et quelques hommes que l'adjudant avait oubliés, dans sa hâte à s'en aller. L'ordre,

entre temps, leur était venu du commandant de rester dans le village jusqu'à l'arrivée d'une compagnie qu'il allait y envoyer. Impatience du sergent-major.

Lorsque je sors de chez Collignon, bien que l'autre compagnie ne soit pas encore là, il n'y a plus aucun des nôtres. Je les rejoins à la barrière du chemin de fer. Toujas et Laborde sont en queue. Je ne peux pas les empêcher de courir après les poules du garde-barrière. Ils en attrapent une et lui tordent le cou.

En revenant le long du bois, ces fagots que nous emportons pour notre cuisine.

Le reste de la matinée passé à préparer le repas dans le fossé de la lisière. Le sentier que le capitaine nous fait pratiquer, parallèlement à la lisière, à travers le taillis, pour rejoindre l'allée du bois sans être vus. Le petit cabinet de feuillage où mes hommes s'étaient rassemblés. L'ordre que j'essaie d'établir dans la demi-section. Protestations

des hommes. Leur paresse. Combien ils ont peu besoin d'ordre. A la fin j'obtiens que les sacs et les fusils soient rangés à la suite sur les deux côtés du sentier. Guilhem qui avait perdu son fusil. Combien, maintenant que je les revois, ils étaient presque tous maladroits, inexpérimentés, enfants! Il eût fallu une autre décision, une autre autorité que la mienne pour faire quelque chose avec eux. Nous avons fait ce que nous pouvions faire ensemble : nous avons tenu.

C'est vers dix heures qu'un homme a passé le long de la lisière (aperçu entre les feuillages), qui cherchait le commandant pour l'avertir qu'une compagnie allemande était signalée descendant de Norrois-le-Sec. Aucune attention à son avertissement. Ou plutôt une certaine satisfaction calme à penser que ça allait sans doute commencer. Je me sens prêt.

Presque aussitôt le capitaine nous donne l'ordre d'occuper notre emplace-

ment de combat. La soupe n'est pas encore prête. On laisse les cuisiniers.

Le pain qui venait d'arriver. On n'en avait pas touché depuis Hautecourt. Une demi-boule dans ma musette.

Histoire de la poule de Laborde et Toujas. Les autres leur reprochent d'avoir pris la graisse de l'ordinaire. Jalousie jusqu'au dernier moment.

Nous attendons. Rien devant nous. Il fait très beau. Sous le soleil le paysage devant nous s'étale sans un pli. Rien ne s'y pourra passer que nous ne l'apercevions tout de suite. L'excellence de notre position nous remplit de confiance.

Nous avons faim. Enfin Laborde arrive avec les marmites et passe sur tout le front, distribuant les pommes de terre et la viande pour le soir. Je mange *de toute mon âme*.

A peine ai-je fini que le premier coup de canon éclate. Notre étonnement à constater qu'il a été tiré sur notre droite,

dans le sens de la lisière. L'ennemi va-t-il donc nous attaquer de flanc ?

Cette question en moi ne va pas encore jusqu'à l'inquiétude. Je suis tout à la surprise et à la remarque. Les premiers obus éclatent assez loin de nous, sur la 19^e compagnie sans doute, c'est-à-dire sur la première que les Allemands rencontreront, en s'avancant par ce côté. Par je ne sais quelle étrange confiance, par je ne sais quelle séparation dans mes idées, je n'imagine pas d'abord que le tir puisse s'allonger jusqu'à nous, je ne comprends pas que nous sommes tous depuis longtemps repérés, je continue à me croire à l'abri.

Pourtant il me faut bientôt reconnaître que les obus se rapprochent de nous. Leur progrès inflexible, infaillible, infernal. Je comprends maintenant ce qu'on veut dire dans la théorie par : battre une crête, ou battre une lisière. Déjà s'annonce l'horrible côté *méca-*

nique de la mitraille. Couché de tout mon long dans le fossé, je sens mon cœur qui bat contre la terre. Comme nous ne voyons personne devant nous, et que, par conséquent, nous ne pouvons pas songer à tirer, nous nous abritons la tête sous notre sac. Dès le début du feu, les cris du capitaine que j'aperçois, en me relevant, debout à l'entrée du bois : « Couchez-vous, couchez-vous ! » Ils ne ressemblent plus aux ordres donnés à l'exercice. Leur violence leur donne une espèce de solennité. Nous voici face à face avec notre terrible devoir.

Mon premier véritable frisson — il est un peu ridicule de l'avouer — c'est lorsque j'entends passer au-dessus de moi, un peu en arrière, entre le bois et notre fossé, cet extraordinaire déchirement soyeux que je prends pour le passage de l'obus, et qui n'est que son sillage dans l'air après qu'il a éclaté.



Pourtant une sorte de sang-froid et de désintéressement subsiste à côté de mon émotion et je prends le temps de m'apercevoir que je n'entends pas éclater le soi-disant obus. Je ne tarde pas à comprendre que c'est parce que c'est déjà fait. Je me livre tranquillement à une petite analyse qui me fait distinguer maintenant le bruit du coup de canon et le bruit de l'éclatement. Pendant que mon cœur continue à danser, je rectifie froidement mon erreur.

Même, mes découvertes m'amuse. J'ai encore un peu de cette gaieté et de cette légèreté qui me soulevaient ce matin. Au moment où les obus se rapprochent, j'ai encore assez de liberté pour demander aux hommes en riant s'ils ont tous eu des pommes de terre.

La dernière trace que je trouve de cette liberté d'esprit, c'est l'ironie avec laquelle, plus tard, alors que les obus nous auront enfin atteints, je constaterai

la légère inexactitude de pointage qui nous sauve. En effet, les bouquets blancs que j'apercevais par-dessus le buisson au-dessus du champ d'avoine où s'était déployée la première demi-section, — étrange souvenir, aussi irréel dans ma mémoire qu'un tableau que j'aurais vu dans un musée — les bouquets blancs maintenant éclatent juste devant nous, à quelques mètres en avant de la route, au-dessus de la prairie qui dévale vers la voie.

Nous sommes sous la tourmente. J'entends maintenant distinctement, après le coup de canon, le roulement de l'obus qui arrive. Surprise que ce soit si lent, qu'on ait si bien le temps d'attendre. Espèce de voyage rugueux. Puis l'explosion devant nous, et la pincée brutale des balles plaquées sur le sol. La tempête dure. Je regarde N. à côté de moi, terré sous son sac et muet de peur.

Les obus arrivent par quatre (les quatre

pièces de la batterie), séparés par un intervalle de quelques secondes. Par leurs points d'éclatement ils forment un losange. Quand le premier éclate, je calcule à peu près l'endroit où le suivant va tomber. Il y a celui de la voie du chemin de fer qui nous est indifférent, mais il y a celui de la route qui ouvre son horrible poche à quelques mètres devant nous et qu'on entend arroser la chaussée de sa pluie de ferraille. Une balle heurte mon sac et je la vois devant moi, sur la route, légèrement aplatie. Dans un instant, j'irai la chercher en rampant.

Il y a des pauses de temps en temps. Extraordinaire soulagement. On reprend sa respiration et pendant ce silence on entend tempêter le reste de la bataille. Par moments, il nous semble que c'est l'artillerie française qui tire. Extraordinaire réconfort que cela nous donne. Il nous semble qu'elle va nous délivrer de cette espèce de dôme de plomb que

nous commençons à sentir peser sur nous. Mais elle n'insiste pas. Et bientôt nous avons le désespoir de ne plus l'entendre répliquer. Nous sommes dans les sentiments d'un malade que les médecins abandonnent.

Mes nerfs commencent à être travaillés. C'est avec rage que je suis des yeux ce nuage de poussière là-bas vers Affléville qui semble être une batterie en train de chercher une position. Un moment elle s'arrête et je m'imagine qu'elle va s'installer contre nous. Pourtant, dans l'espace de rêve où je suis plongé maintenant, elle me paraît si lointaine, si reculée, que je ne pense pas à donner l'ordre de tirer dessus.

D'ailleurs la menace ne se réalise pas. Nous sommes déjà suffisamment arrosés de mitraille. Il y a maintenant des obus entre le bois et nous.

Depuis le début du feu, par un acte violent et spontané, je me suis confié à

Dieu. Ce n'est pas un vague abandon, mais une sorte de consécration furieuse. Je me suis remis entre ses mains et j'attends, j'exige qu'il me protège. Je le mets en demeure de me conserver. Tout le temps, je resterai ainsi cramponné à lui, comme un enfant qui a saisi la main de son père. Je savais depuis longtemps, depuis bien avant la guerre, que ce moment devait venir et qu'il me conduirait au travers, qu'il m'en ferait sortir infailliblement. J'avais même exprimé ma certitude à des amis, par exemple chez B. L., après Pâques, et à cet infirmier à Hans. Il y a donc en moi, pendant ces longues heures sous le feu, d'abord cette confiance fanatique en Dieu, puis l'envers pour ainsi dire profane de ce sentiment, l'idée que je suis trop vivant pour mourir, qu'il y a un intervalle trop absurde, trop révoltant entre cet être que je suis en ce moment et le cadavre que je pourrais être tout à l'heure. Impossibilité absolue

de m'imaginer mort. « Ce serait un peu fort que je sois tué! » Tous mes plaisirs passés se prolongent trop naturellement dans ma mémoire en plaisirs futurs. Rien que parmi celles que je connais, il y a trop de joies pour qu'il soit possible que je n'en puisse plus jamais goûter. Trop de bonheur m'attend, me réclame, dont je sens l'exigence venir jusqu'à moi en cette heure étroite et me défend contre les forces qui veulent me détruire. C'est comme si j'entendais dire : « Il est à moi ».

Ces deux sentiments me font comme une armure. C'est protégé par eux que je me soulève de temps en temps hors du fossé pour voir ce qui se passe. Une des premières fois que je m'y hasarde, j'aperçois le capitaine courageusement debout sur la crête balayée et hurlant : « Avancez donc, adjudant M...! » Bien qu'il me soit invisible, il me semble voir la figure de chien battu que doit faire le personnage.

Mais les autres fois où j'inspecte les environs, je ne vois personne. Rien que deux ou trois hommes de la première demi-section cachés derrière les avoines, le long de la route qui descend à la voie. Leur section a dû se porter en avant. Que font-ils là ?

Depuis longtemps déjà le feu de l'infanterie a succédé — sans l'apaiser complètement — à celui de l'artillerie. Dans un silence des canons, tout à coup le bruit faible, sec, pauvre et dispersé des fusils : plac ! plac ! plac ! On dirait qu'on enfonce des pieux avec un maillet, dans une vigne, par un jour d'hiver. Impression de se trouver tout à coup, du fait du silence relatif, dans un espace beaucoup plus vaste. — Au début, après les obus, cela semble inoffensif. Le premier mouvement est de se rassurer. Mais voici que les balles commencent à siffler et tout de suite je sens que cet ennemi va être bien plus terrible que l'autre, qui, en somme,

jusqu'ici, ne nous a pas fait de mal. Je m'étonne de leur bruit. Je l'avais déjà entendu comme marqueur. Mais les balles plongeant tout de suite dans la butte, y étouffaient leur sifflement. Ici, on les entend passer, on les surprend au cours de leur voyage chantant. D'ailleurs, elles ont mille voix différentes. Les premières, qui doivent passer assez haut par-dessus nous — mais je ne sais pas d'abord m'en apercevoir et je crois les sentir me frôler — les premières font une brève traînée mélodieuse : bing ! Les autres, celles qui passent bas, font un déchirement plus sec ; ce n'est plus un son, mais un bruit. Enfin, il y a les plus terribles, celles que nous n'entendrons qu'au dernier moment, qui se fichent en terre à côté de vous, qu'on entend s'arrêter.

M'étant levé plusieurs fois sans voir personne, j'essaie de prendre une résolution. Je propose, plutôt que je n'ordonne,

de nous porter sur la ligne de feu pour doubler la première demi-section. Mais Gajac prétend que le capitaine sait très bien que nous sommes là et que s'il nous y laisse, c'est exprès. Mes forces nerveuses sont déjà si entamées que je me laisse lâchement persuader de rester. C'est ma première lâcheté.

A un moment nous entendons les cris d'une troupe montant à l'assaut. Je ne sais par quelle absurde confiance, je m'imagine que ce sont les nôtres qui repoussent les Allemands. J'en suis tellement sûr que je l'annonce à mes hommes. Cela nous redonne du courage.

Pourtant nous apercevons très loin, dans les champs au delà d'Affléville, de longues lignes de tirailleurs allemands, debout, le fusil sous le bras, semblant attendre tranquillement l'achèvement de quelque chose de tout autre que notre marche en avant.

La mitrailleuse : notre surprise lors-

qu'elle a commencé à tirer par-dessus nous (de la tranchée ou du bois?). Je ne comprenais pas d'abord ce que c'était, tant j'étais troublé. D'ailleurs, elle n'insiste pas.

Au bout d'un instant nous voyons le lieutenant mitrailleur se porter sous les balles jusque derrière le buisson. Un de ses hommes le suit de loin portant la pièce sur l'épaule. Il traverse la prairie en biais derrière nous et passe sur la route le long de notre front. Impatience du lieutenant parce qu'il s'arrête de loin en loin. Étonnement de ne pas le voir tomber.

D'ailleurs, la mitrailleuse n'arrive pas à prendre position derrière le buisson. On la transporte dans le bois.

A force de ne rien voir, l'idée finit par me venir, malgré ma confiance, que peut-être nous sommes abandonnés. Les cris d'assaut se rapprochent. Depuis un moment nous avons l'impression que

certaines balles nous viennent du bois. (C'est sans doute une illusion, car il ne semble pas que l'ennemi y soit entré). Brusquement acculé par l'événement, je prends la résolution de quitter notre fossé et de nous replier dans le bois. Je communique l'ordre à mes hommes. Et tout de suite, de m'être décidé, je vois la situation plus dangereuse qu'elle ne me semblait il y a un instant. Je sens que les Allemands sont tout près. L'envie me saisit avec violence de regagner le bois par le plus court, en traversant la prairie en biais sous les balles. Heureusement je la maîtrise tout de suite. Et je suis mes hommes, qui ont commencé à se retirer en rampant dans le fossé de la petite route qui rejoint le bois. Comme j'étais placé au deuxième tiers environ de la section, il faut que j'attende que vingt hommes aient passé. Et je suis obligé de remonter jusqu'à l'angle des deux routes, avant de tourner vers le bois. Terrible

patience qui s'empare de moi. Je ne m'en fais pas un mérite. C'est un sentiment quasi organique, la conscience obscure, latente, que j'ai pris le meilleur parti, le seul qui me laisse quelque chance d'échapper, un discernement de mon corps, plutôt que de mon esprit. Car le corps veille longtemps après que l'esprit a sombré.

Dès que les premiers de la section se sont montrés sur la petite route du bois, la fusillade des Allemands qui n'étaient plus qu'à cinquante mètres (on me l'a dit; je n'ai pas pris le temps de les regarder) redouble. On les entend crier. Ils pensaient n'avoir plus rien devant eux. Et voici qu'en approchant ils font lever encore toute cette bande. Je me rappelle leurs cris comme un rire.

Au moment où notre mouvement commençait, dans l'espèce de silence qui était intervenu à ce moment, ces plaintes lamentables tout à coup dans les avoines,

sous le soleil : « Oh! iaïe, aïe! Oh! iaïe, aïe! » Impression qui nous saisit tous à la fois : Voilà ce qu'on attendait! C'est donc ça! Espèce de pitié vague, de dégoût et aussi de satisfaction de savoir enfin que c'est en train.

Pendant que je remonte le premier fossé, vers l'angle des deux routes, je comprends, à les voir rester immobiles, que les hommes de la première demi-section restés le long des avoines *sont des morts*. Un seul se lève pour se joindre à nous, qui semble bien s'être caché, pendant que sa section avançait. Est-ce G...?

J'arrive au passage terrible. Les balles rasant le fossé. Presque toutes s'enfoncent dans le talus que nous longeons, aplatis, presque à plat ventre, ramant avec notre fusil contre le sol. Marche effroyablement lente. De toute ma férocité je m'accroche à Dieu et à la vie. Je refuse de mourir, je commande au hasard d'être pour moi. L'instant le plus étroit

de ma vie. Il y avait juste la place d'y passer. Avec l'aide de Dieu j'ai passé.

Vers le milieu du trajet, celui qui est devant moi cesse d'avancer. Je crie : « Avancez donc! — Je suis tué! » me répond-il tout doucement. Il reste là, à quatre pattes, sans plus bouger, sans encore s'affaisser. Je crois que c'est Toujas. Je sors du fossé pour le dépasser et j'y rentre aussitôt. A quatre ou cinq mètres de l'entrée du bois, cette même inspiration organique qui commande tous mes mouvements depuis le début de notre retraite, qui sait mieux que moi ce qu'il faut faire, me suggère de bondir. En quelques bonds je suis derrière le paravent de feuillage qui masque l'entrée de l'allée. Les balles sifflent encore à travers les arbres, mais plus rares et plus hautes.

En face de moi, barrant l'allée, j'aperçois les débris de la compagnie que le capitaine a fait mettre sur deux rangs,

— le premier à genoux, — pour tirer sur l'ennemi quand il passera au bout de l'allée. Égrenés devant moi, courbés et clopinant, les hommes de ma demi-section qui m'ont précédé et qui ont échappé au feu rejoignent le groupe. Le capitaine vient à notre rencontre. Il nous fait hâter pour laisser libre le champ de tir. Il me demande si je suis blessé. Je réponds : « Je ne sais pas ! » Je sens une douleur à l'épaule — la trace du sac qui s'est ravivée en rampant — et d'avoir entendu dire que le plus souvent on ne s'apercevait pas tout de suite d'une blessure, je m'imagine que c'en est une. Je dis au capitaine : « Je crois que je suis blessé à l'épaule. — Mais non, vous êtes essoufflé tout simplement ». Je suis surpris par la douceur de sa réponse. Sa voix semble dire que sa tâche est finie, qu'il n'a plus rien à faire que d'être avec nous et de suivre notre sort.

D'ailleurs, c'est pour moi l'instant du

grand effondrement. Mes nerfs, comme brusquement délivrés de leur tâche, s'affolent tout à coup. Cette application tendue et sournoise, par laquelle je me suis maintenu jusqu'ici au niveau de l'événement et dans une adaptation exacte à la réalité, maintenant qu'elle n'est plus indispensable, fait place d'un seul coup à la plus lâche, à la plus impatiente folie. En moi rien n'est plus attaché; tout danse. Je suis livré à tous les mouvements de ma machine physique que ces heures de terrible et passive endurance ont détraquée. L'esprit de désordre et de désobéissance s'est mis en moi; venu de mon trop faible corps surmené, il s'impose à mon âme. Je ne me gouverne plus. Une espèce de colère contre tout me monte à la tête. Je marche dans l'allée, d'abord sans but. Je ne peux pas m'arrêter. Je passe devant ceux de la compagnie qui ne font pas partie du barrage; ils sont assis sur leurs sacs, le long de l'allée.

L'un d'eux, Audibert, je crois, me demande si je suis blessé. Toujours en proie au même vagabondage intérieur et au même esprit de comédie, je réponds par le même : « Je ne sais pas. »

Un peu plus loin dans l'allée, je rencontre le lieutenant Lormeau qui ramène quelques hommes : « Ils sont là ? » Essai pour reformer sa section. Je repère rapidement ma position. Je comprends que pour atteindre la lisière opposée du bois à l'endroit où nous y avons pénétré, c'est-à-dire dans la direction de Rouvres, il faut marcher au sud-ouest. Mais de ce côté aussi l'on entend la fusillade et le canon. Je marche donc franchement vers l'ouest, en me fixant sur le soleil de trois heures qui brûle en plein ciel sur le bois. Il faut quitter l'allée. Je m'engage dans de hautes herbes et des genêts qui m'entravent jusqu'à la poitrine. J'avance quand même, les déchirant en marchant, insensible à tout, soutenu par une furie

muette. Quelques hommes m'ont suivi, dont Sié et Lestang. Ce grand singe de Sié derrière moi, muet, solide, farouche, acharné à sauver sa grande carcasse. Qu'est-il devenu?

Bientôt nous trouvons un petit sentier, qui suit à peu près la direction de notre marche. Je vais vite, sentant croître sur les deux côtés du bois l'épouvantable abondance de la mitraille. Les Allemands cherchent en effet, visiblement, à entourer le bois et à nous y enfermer. Il s'agit de les gagner de vitesse. Lutte silencieuse et désespérée. Notre marche muette sur l'herbe. Espèce de grande lacune de silence que forme le bois au milieu du tonnerre qui l'environne.

Notre sentier n'a pas tardé à tomber dans une grande allée transversale. Nos précautions avant de nous y avancer. Il me semble que nous sommes guettés de partout. Mon imagination désadaptée est en plein roman. Il n'y a rien. Mais le tail-

lis en face est trop épais pour nous permettre de nous y enfoncer. Il nous faut chercher un nouveau sentier qui aille dans notre direction. Ces tâtonnements vont se reproduire continuellement. Et comme, d'autre part, le son du canon m'obligera à corriger sans cesse le sens de notre marche, je finirai par me tromper complètement sur l'orientation. (Ce n'est que l'autre jour que je me suis aperçu du détour que j'avais fait, en regardant la carte).

En arrivant dans une grande allée transversale, j'aperçois au bout deux chevaux sans cavaliers. Immédiatement nous rentrons sous bois.

Un peu plus loin (ou bien est-ce avant?) nous hésitons entre deux sentiers. Choix brusque de l'un. (C'est avec lui que commence notre déviation vers le nord.) Deux des hommes qui me suivaient perdent notre trace. Je les entends m'appeler dans le silence des arbres. Indifférence

furieuse à leur sort. Ceux qui me suivent leur répondent. Mais ils n'arrivent pas à nous retrouver.

Le sentier que j'ai choisi nous mène à une allée bourbeuse, où nous enfonçons en marchant presque jusqu'à mi-jambe. Traces de vaches. Je ne dis rien et j'avance. L'allée tourne. Elle débouche dans une vaste prairie, encadrée de toutes parts par les bois; au centre une espèce de bergerie déserte; toit rouge. Nous traversons la prairie en biais pour prendre l'autre allée qui s'en va à gauche. Depuis un moment, mon sac me déchirant les épaules, je l'ai pris à la main.

La nouvelle allée nous mène enfin à une clairière, où nous rejoignons une route. Je la prends pour celle par laquelle nous sommes venus, et l'endroit, pour celui où nous avons trouvé la compagnie qui nous attendait.

Une balle perdue passe non loin de nous, cassant les branches.

Nous suivons le fossé gauche de la route, qui semble aller dans la direction du seul estuaire encore libre entre les deux marges de tonnerre qui nous enserrant. Horreur de sentir l'issue se rétrécir peu à peu.

Enfin notre chemin débouche sur une route qui vient de la droite. Barrière de feuillage abattue. Plus loin, après un coude, on aperçoit l'orée et, à quelque deux cents mètres en dehors du bois, un village (Éton) déjà à moitié démoli par l'artillerie. Dans les fossés de la route, des Français en groupes désordonnés. Quelques-uns sur la chaussée qui regardent vers l'issue.

Dans un petit chemin sur la gauche, nous tombons sur un commandant du 283. Il me fait mettre avec quelques hommes et un adjudant des autres compagnies du 220, qui sont arrivés avant moi : « Vous formerez un petit détachement du 220. » Mon fusil enrayé, je ne

sais comment. Un homme me l'arrange.

Trous dans ma mémoire; je ne revois plus ensuite que des moments, sans savoir comment j'ai passé de l'un à l'autre.

En dehors du bois, sur la face ouest, (que je prenais pour la face sud) groupe de chevaux et de mulets; le commandant qui discutait avec je ne sais qui. Envie de partir à travers cette plaine, avant qu'elle ne soit plus complètement submergée. La grand'route qui passe parallèlement au bois et que je prends pour celle de Rouvres-Étain. (Elle y va en effet, mais dans la direction inverse de celle que je suppose.) Mais j'entends le commandant dire qu'il ne faut pas rester là, parce que nous allons attirer les coups de fusil sur nous. Je renonce à partir et je rentre dans le bois. La levée de terrain qui suit la lisière nous abrite des balles du côté ouest. Mais la mitraille commence à arriver par l'autre côté aussi.

Quelques balles traversent le bois. Épouvantable impression, après avoir cru que c'était fini, de se voir retomber en enfer. La mâchoire qui se referme sur nous. Horreur d'être venu à cette extrême corne du bois où justement la jonction va se faire. Vagues efforts pour revenir vers l'intérieur. Mais je suis trop démonté pour mener une résolution à bout.

Je me revois en vingt endroits différents du bois, cherchant partout l'abri des arbres contre la double averse de la mitraille. Impossible de déterminer aujourd'hui dans quelle mesure il y avait danger immédiat et réel à ce moment-là. Pourtant je me rappelle les branches cassées autour de moi par les balles et la pluie des shrapnells à travers les feuilles. Il semble bien que les Allemands aient arrosé ce coin de bois pour le purger de ceux qu'ils y supposaient réfugiés. Mais en même temps d'autres obus passaient par-dessus nous, formant une voûte hor-

rible et retentissante sous laquelle nous étions comme sous cloche.

Peu après mon arrivée, j'avais entendu le commandant du 283 dire d'une voix aussi tranquille que possible : « Les tranchées de la deuxième ligne sont prêtes. Nous allons les occuper. » Et une compagnie environ avait défilé dans le fossé de la route centrale. A travers les arbres, je voyais passer les hommes, l'arme à la main, l'un derrière l'autre, en silence; rien que le bruit léger des chaînettes sur les gamelles. Surprise et pitié à découvrir qu'il y en avait pour qui c'était encore le commencement.

Mais la fin n'était pas loin. Il me semble qu'il s'est écoulé très peu de temps avant le moment où les débris de la compagnie se sont repliés à travers champs. Je voyais les quelques hommes qui restaient marcher lentement dans les terres labourées, courbés sous leur sac, comme indifférents à force de lassitude et de détresse.

Pourtant je ne me souviens pas d'en avoir vu tomber aucun. — D'ailleurs, comme manquant d'objectif suffisant, la fusillade se ralentit. L'envie me prend de profiter de cette pause et de les rejoindre. Mais j'hésite. Ne pouvant me décider, je somme Dieu, intérieurement, de me faire faire ce qu'il faut pour ne pas être tué. Je reste. Un instant après, la fusillade reprend de plus belle, appuyée par le caquet horrible des mitrailleuses qui s'acharnent sur ces débris avec une invraisemblable férocité.

Je ne sais ce qu'est devenu le commandant : je ne l'ai pas revu. Il me semble qu'il a bien tenu sa place. Je me rappelle avec plaisir le ton de sa voix quand il communiquait ses ordres. (Le trouble pourtant se marquait à un peu trop d'explication). Son mérite doublé par le fait que son rôle commençait au moment où celui des autres était fini, qu'il avait à intervenir en pleine débâcle, en présence

même de ceux que cette débâcle avait débandés. Il ne pouvait avoir aucune illusion sur le résultat de son intervention. Il ne s'agissait en somme que de cette chose infime : retarder de cinq minutes la marche de l'ennemi. Courage qu'il fallait pour faire cela *bien*, pour garder de l'application et du soin dans cette extrémité. Vénérable minutie et inutilité de son œuvre dans l'énorme ensemble. Voilà ce que j'aurais voulu faire, ce qu'à jamais je resterai n'ayant pas fait. Sens admirable dans ce cas de : « faire son devoir ». Tout ce que le mot refuse d'habitude de me dire, il me le donne ici avec une merveilleuse plénitude.

Ballotté entre les deux lisières du bois par toutes les fluctuations de la mitraille. Je la fuis d'un côté; aussitôt il me semble qu'elle n'arrive plus que de l'autre. Essais pour combiner comme abris les arbres et la levée de terre de la lisière.

Aux endroits où je me retrouve, en me réveillant, des visages à chaque fois autour de moi, jamais les mêmes. Une fois Meyer qui me montre son pied traversé d'une balle. Une autre fois, un inconnu blessé également au pied; un camarade coupe son soulier pour le lui enlever; je lui donne mon paquet de pansement. Ceci déjà sur l'autre côté de la route. Je ne me rappelle plus quand j'ai traversé.

Peut-être à la suite des officiers, que j'avais trouvés tout près de moi, à l'un de mes réveils : capitaine Ploquet, commandant Deville, lieutenant Lormeau, lieutenant mitrailleur. Je me rappelle un moment où ils nous traînaient dans la partie droite du bois, vaguement, vers l'intérieur.

C'est sans doute après être revenu sur le premier côté de la route, que s'est passé l'incident avec le commandant Deville. Les officiers assis au pied des

arbres ; bonne impression du capitaine. C'est sans doute lui qui a suggéré au commandant de nous mener à la lisière pour nous faire tirer sur le flanc des Allemands qui arrivaient. Collard tenant le cheval du capitaine. Le regard que nous échangeons.

Je me retire un peu vers le haut du bois.

C'est pendant toute cette fin de soirée que je me suis senti le plus près de la mort. Il n'y avait plus cet espace autour et en arrière qui pendant le combat figurait d'une manière sensible la possibilité d'en réchapper. Maintenant, c'était proprement l'enfer avec ses murailles épouvantables de tous côtés. Enfermé, capturé pour mourir. Le terrain libre rongé de tous les côtés à la fois et diminuant sous moi. Mon angoisse plusieurs fois m'a fait parler à haute voix : « Mon Dieu, disais-je, c'est ma dernière heure, mon dernier moment. Il faut donc mourir,

mon Dieu! » Et en même temps j'essayais de me représenter l'autre vie, la présence de Dieu, toutes ces choses si voisines, en face desquelles j'allais me trouver dans un instant; je lançais ma pensée contre elles, pour les forcer à m'apparaître. Mais en vain. Tout cela restait sourd et impossible.

C'est qu'à côté de mon angoisse, ma confiance en Dieu subsistait entière, absolue, inentamée. Je continuais à *savoir* qu'il ne voulait pas me faire mourir encore. Au point que je me demandais avec curiosité comment il allait s'y prendre pour me tirer de là. Plus ça devenait difficile et plus mon attente se faisait curieuse. Jamais remise plus complète à un autre pouvoir que soi.

Je regardais sans cesse ma montre à mon poignet. La nuit m'apparaissait comme un rivage absolument inaccessible. La même impression que dans un train qui n'avance pas, lorsqu'on pense à

la distance qui reste à parcourir. Chaque heure qui restait comme une montagne énorme sur moi.

Enfin tombée du jour. C'est le moment où les Allemands sont arrivés à notre hauteur. Une petite troupe a dû passer sur la route centrale. J'ai entendu un commandement dur, la première voix allemande. Pas silencieux. Déjà ils ne pouvaient plus nous voir dans le taillis où nous étions cachés, bien qu'il n'y eût guère plus de trente mètres jusqu'à la route.

Un moment auparavant — le soleil déjà couché, mais le ciel encore à peine voilé — tout à coup, à l'endroit où la route sortait du bois, nous avons entendu des cris épouvantables, des cris d'assassinés. J'ai toujours supposé que c'étaient les officiers qui avaient essayé de rejoindre les lignes françaises et qui s'étaient fait tuer. En tous cas je ne les ai plus revus.

La bataille ne finit pas avec le jour. Les Allemands poursuivent dans le crépuscule les débris de nos troupes. Ils prennent d'assaut la seconde ligne de défense sur laquelle le capitaine nous avait dit que nous serions peut-être obligés de nous replier, et qui est occupée vraisemblablement par le 288. La ligne de feu maintenant nous a dépassés. On les entend qui avancent au delà de notre abri, en poussant des cris, en chantant et accompagnés, excités par la musique bizarre, poussive, basse et monotone de leurs clairons. Extraordinaire impression d'antiquité et de naïveté ; ce sont les anciens Germains qui reviennent, qui se précipitent sur nous avec envie et étonnement. Aucune fureur dans leur poursuite ; je ne sais si c'est parce que je me sens moi-même tellement désarmé, mais je ne sens pas de haine dans leurs cris. Bien plutôt la joie de la découverte ; avec leurs trompes ils saluent le monde nou-

veau où ils entrent, en piétinant un peu ceux qui leur barraient le passage. Mais il y a aussi, dans ce dernier assaut, une lassitude infinie ; ce qui le soutient, c'est la pensée que la soupe et le sommeil sont au bout.

Bientôt les coups de feu s'espacent, se ralentissent. Les feux commencent à brûler. Nous les apercevons à travers les arbres formant une ligne régulière, entre la grand'route et nous.

Pourtant la bataille n'est pas finie ainsi d'un seul coup. De même qu'elle existait à l'état potentiel, avant même d'avoir commencé, de même elle subsiste comme un état, comme une atmosphère chargée pleine d'éclats et de retours. De temps en temps des salves se produisent, ici et là, par simple saturation. Elles retentissent, tantôt loin, tantôt près, sur les rives du bois. Nous nous imaginons que c'est pour le purger de ceux qui s'y abritent et nous nous attendons à ce que, de

la lisière toute proche, on vient à bout portant nous fusiller dans l'ombre. Un moment même il nous semble qu'un détachement s'approche. Nous entendons des voix, mais ce sont celles des hommes au bivouac. Elles s'élèvent de temps en temps. Bientôt je comprends qu'ils font la soupe.

Mais une autre terreur nous attend. Éton, à quelques centaines de mètres du bois, achève de brûler. Bizarre bruit de friture, que je n'ai jamais entendu. Dans l'espèce de rêve fiévreux où je suis plongé, je m'imagine que c'est la forêt qui brûle. La lueur apparaît entre les arbres de la lisière nord et l'on peut croire avec de la bonne volonté que c'est celle des premiers arbres qui ont pris feu. Toujours l'esprit de comédie, qui me pousse à croire un peu plus que je ne croirais naturellement. A un moment il me semble voir des lumières s'approcher du côté ouest; je suppose que ce sont les Alle-

mands qui viennent pour mettre le feu aussi à cette lisière, afin que ça aille plus vite, et qu'ils nous attendront aux débouchés avec des mitrailleuses.

Pourtant, comme conscient en secret de ce que je mets de moi dans ces imaginations, je ne vais pas jusqu'à avoir réellement peur de ce que je crains. Toujours le même détraquement du sens de la réalité; l'espèce de parallélisme qu'a pris mon esprit par rapport aux événements.

Avant l'histoire de l'incendie : les premiers moments de nuit sur le bois. J'étais tombé sur un groupe d'hommes couchés autour d'un arbre, dans lequel au bout d'un instant j'avais reconnu Juste. — Ce que je lui dis. — Le cheval du capitaine, libre, et qui errait dans le bois autour de nous en cassant des branches. Pendant un moment nous n'avons pas su ce que c'était. Nous pensions que c'étaient les Allemands qui nous cherchaient. Pourtant

je n'ai pas tardé à reconnaître l'espèce de marche timide et incohérente du cheval abandonné à lui-même.

Nouvelle alerte avec ces hommes qui s'approchaient de nous et qui ne répondaient pas aux questions. Je finis par les questionner en allemand. Mais c'était simplement qu'ils étaient trop hagards pour pouvoir parler. Ils se joignent à notre groupé. Impossible de les empêcher de bouger. Je crains que le bruit des branches qu'ils écrasent n'attire l'attention des Allemands. Mais mes ordres n'ont aucune prise sur la vague fièvre qui les tourmente. Ils se tiennent par groupes et chuchotent.

A un moment, pris du remords de notre inaction, je me décide à tenter une reconnaissance pour voir si par hasard nous ne pourrions pas nous échapper à la faveur de la nuit. Je quitte Juste qui me fait promettre de revenir le trouver. Je marche à travers le bois, dans la plus

épaisse obscurité, vers le petit chemin latéral, qui ne doit être distant que de quelques mètres. Mais je suis arrêté par les branches, il faut que je les casse pour avancer. Marche à tâtons, qui me semble interminable. A la fin je vois luire vaguement le blanc de la route devant moi. Débouché sur la plaine. Je reste un moment à regarder ce vague espace dans l'ombre : à droite, la ligne des feux de bivouac; plus loin sur la route, des phares électriques; en face de moi une auto roule sur la chaussée avec un bruit lourd. Rien d'immédiatement menaçant. Mais, à cause de mon erreur d'orientation, les phares (que je suppose allemands) me semblent être entre moi et Rouvres, donc me séparer de tout salut possible. Et puis une immense lassitude me cloue sur place; cela me pèse sur les épaules; pour de nouveaux risques et de nouvelles initiatives je n'ai plus aucun ressort.

D'ailleurs, j'ai promis aux autres de

venir les rechercher, si la fuite était possible. Je rentre dans le bois. Je vais jusqu'à la route centrale, pensant m'éviter ainsi une partie du trajet sous bois. Mais il m'est impossible de retrouver le groupe de Juste. J'ai beau appeler à voix basse dans l'ombre. Rien. En revanche, le hasard me fait tomber sur Neuville et Labouly, que je ne savais pas là et qui me reconnaissent à ma voix. Par découragement, je reste avec eux. La nuit est si épaisse que je ne distingue même pas leurs corps allongés. La tête appuyée sur une musette, je m'endors légèrement. Mais je suis continuellement réveillé par des tremblements nerveux qui me secouent des pieds à la tête avec une violence inouïe. C'est à l'un de ces réveils que je m'imagine que la forêt brûle.

Pendant toute la nuit, ces longs cris plaintifs qui venaient de la plaine, à intervalles périodiques, si bien que je les prenais d'abord pour des appels de sen-

tinelles. Mais c'étaient les blessés. Horreur de sentir autour de moi dans l'ombre cet immense champ de souffrance auquel les heures arrachaient cette moisson de cris.

De temps en temps, du fond des ténèbres, le canon aboyait comme un énorme chien de garde.

Pendant tout le début de la nuit, j'étais loin de me croire sauvé. Bien que déjà rassuré sur mon sort immédiat, je comptais recevoir un coup de fusil dès le lever du jour. Étrange impression de sentir cette espèce de délai devant moi, de pause avant la mort que représentait la nuit. Mais d'être ainsi différée, elle finit par me paraître moins inévitable. Réapparition fragile, timide, imperceptible de l'espoir; non pas de l'espoir en Dieu qui ne m'avait jamais quitté; mais à côté de lui, de l'espoir humain, physique, de l'espoir du corps.

Retour du matin. Pâleur du ciel entre

les branches. Ce monceau de choses grisâtres pas loin de nous, que je prends pour des morts. Je ne me rappelle plus ce que c'était. Boîtes de cartouches de la mitrailleuse.

Dès le petit jour je pars à la recherche de Juste. Je lui avais laissé mon sac. Je le retrouve un peu par hasard. Eymard avec lui.

Notre rassemblement sur la route. Hésitations entre les deux directions. Le blessé qui voulait nous suivre.

25 Août

LE premier mort rencontré est un Allemand du 16^e corps, sur le talus gauche de la route. Le second un caporal français, en dedans du bois. On voit qu'il s'est installé pour mourir le plus commodément possible. Débouché du chemin. On aperçoit un vaste terrain entre deux lisières de bois à angle droit. Sur la crête au fond, une compagnie en colonne, prête à partir. Plus près, des groupes de sentinelles et un groupe de brancardiers qui vont et viennent, achevant de relever les blessés.

Un brancardier nous mène jusqu'au bois. Les officiers le long du bois. Le uhlan qui nous accompagne. On nous envoie à un général, non loin de la voie du chemin de fer, à un kilomètre environ au nord-ouest de la lisière que nous occupions la veille.

Départ des troupes allemandes pour le combat. Défilé interminable et régulier. L'artillerie. Uniformité des costumes. Sentiment de puissance obtenue à force de méthode et de bonne organisation. Une armée faite pour la guerre, et non pas une armée qui fait la guerre, à qui il arrive de la faire.

Les hommes qui se détachent du groupe pour venir nous voir. Curiosité presque tranquille.

On nous fait laisser nos armes et nos couteaux. Humiliation quand on nous fait enlever nos manchons et que le rouge des képis reparaît.

On joint notre groupe à un groupe

formé des prisonniers de la veille et de quelques civils. Encadrés par des soldats allemands, baïonnette au canon, nous partons à travers champs, conduits par un des civils, un gros petit homme, sans col et en chapeau de paille, dont je ne m'explique pas bien la présence parmi nous.

Nous trouvons des sacs allemands jetés çà et là. Les morts ont été enlevés. Tout est propre. Ceux qui nous accompagnent ouvrent les sacs et y prennent tout ce qu'ils peuvent emporter.

Ceux qui descendaient pour nous voir et nous appelaient : Schwein, tout doucement.

La maisonnette de garde-barrière où nous étions restés une bonne heure l'avant-veille, et où il y avait encore quelques hommes, complètement démolie, incendiée, éventrée par l'artillerie.

La soif épouvantable qui me reste au fond de la gorge, comme la trace brûlante du jour précédent. Je demande de

l'eau aux soldats qui nous accompagnent. Ils n'en ont pas. Nous croisons un soldat qui en rapporte dans un plat. Mon gardien le plus immédiat puise avec son quart. Je ne me rappelle plus s'il m'en a offert.

Nous marchons à travers champs vers le clocher d'Affléville. A droite, j'aperçois la lisière où nous étions hier. Tir sur l'aéroplane. Les deux aéroplanes français et allemand. Surprise d'entendre à nouveau le crépitement faible des fusils.

La fatigue, la fièvre, l'humiliation, la reconnaissance se mêlent en moi pour former une sorte de résignation, d'application à la douleur, de possession intime par le chagrin, qui sont un des cercles les plus bas du sentiment où je sois jamais descendu et en même temps l'état le plus chrétien où je me sois jamais senti.

Une fois la route regagnée, cette compagnie allemande qui stationnait à gauche. Leur façon de se rassembler sur

le bord de la route pour nous voir passer. Leur satisfaction exactement semblable à celle du devoir accompli, de la tâche finie. Ils disaient à ceux qui nous escortaient : « Das ist ein gutes Ansicht¹. »

Un peu plus loin, nous rencontrons des soldats de cette compagnie qui reviennent du village, chargés de bouteilles. Ils en donnent à notre escorte. A leur tour ceux de l'escorte veulent nous faire boire le vin qu'ils versent dans leur quart. Je refuse. Mais tous les autres acceptent.

Affléville : le premier village que je vois occupé par les Allemands. — Il est presque entièrement brûlé (depuis le 10 août d'ailleurs). On voit assis devant des maisons, dont il ne reste que les quatre murs, des femmes, des vieillards, des enfants, qui sont là comme si la maison existait encore. La seule trace du

1. « Ça fait plaisir à voir. »

ravage qui paraisse sur leur visage, c'est un air commun de stupidité. D'ailleurs, tout est tranquille. Les Allemands ne commettent aucune violence. Ils se contentent d'emporter tout ce qu'ils trouvent comme boisson et aliments. On dirait que c'est pour le principe. Ils partagent libéralement le contenu des bouteilles avec nous et même avec les habitants. Espèce d'entente bizarre, toute factice et comme conditionnelle, qui règne entre pillés et vainqueurs.

D'ailleurs, le haut du village n'est pas brûlé. On nous arrête devant l'église, où nous retrouvons d'autres prisonniers, entre autres un lieutenant du 283 et le sergent Joly, blessé au bras et la figure pleine de sang séché. On nous commande de nous asseoir sur le coin du trottoir, devant la porte de l'église et de rester en arrière de la bordure. Une femme apporte de l'eau dans un seau. Je me précipite dessus avec glotonnerie.

Jamais pareille soif. Dans la journée je boirai certainement, à même mon bidon, car j'ai perdu mon quart en rampant hier soir vers le bois, plus de six litres d'eau. Je constate que tous mes camarades ont la même soif. Les Allemands nous font servir avant eux. Je lave la figure de Joly.

Cet ordre de rester assis par terre et de ne pas dépasser la bordure me fait comprendre dans toute son étendue l'humilité de notre situation et descendre jusqu'au plus bas de moi-même.

C'est à Norrois-le-Sec que je sens pour la première fois les larmes me gagner. Les femmes du pays nous apportent tout ce qu'elles peuvent trouver. La marche lente de la colonne leur permet de nous verser du café, du lait (jusqu'à du piperment) sans que nous nous retardions assez pour que les soldats de l'escorte puissent protester. D'ailleurs ils ne pensent même pas à empêcher ces distributions, dont ils profitent eux aussi. La

colonne s'ouvre, se débande, en grappes. On finit par nous arrêter au milieu du village pour nous permettre de recevoir tous ces dons. C'est le pain qui est le plus rare et le plus recherché. Les femmes pleurent presque toutes. Mais elles ont peur et s'appliquent à ne faire aucune différence entre les Allemands et nous. Elles répètent ce que déjà ceux de l'escorte nous ont dit : « Tous les soldats sont camarades. » Je demande à l'une d'elles : « Est-ce qu'il y a longtemps qu'ils sont là? — Huit jours, à peu près. Vos camarades ont passé un jour et le lendemain ces messieurs étaient là. » Elle emploie le mot par grande volonté de politesse, car un des soldats de l'escorte est tout près de nous. Et elle ajoute à voix basse et fébrilement : « On ne sait plus ce qu'on doit dire. » Et un moment après : « Où vous emmène-t-on, pauvres enfants? » Je sens douloureusement le contraste entre cette inquiétude déses-

pérée et l'espèce de satisfaction de la plupart des prisonniers qui trouvent qu' « on est bien traité ». Évidemment ils ne perçoivent pas ce qu'il y a de *moral* dans la bienveillance qu'on leur témoigne. Au moment où la colonne s'ébranle à nouveau, je fais un imperceptible geste d'adieu avec la main à la femme qui a repris place devant sa maison et s'est remise à pleurer doucement.

Un peu plus loin sur la route :

Au rang qui me précède immédiatement, un vieux, un civil, marche sans rien dire, farouche, absent, entêté et résigné comme une bête. Il est en manches de chemise. On lui fait porter le sac d'un soldat français et, comme il ne sait pas, il l'a mis à l'envers sur son dos : une des courroies s'est tournée sur elle-même et je sens la douleur qui entre peu à peu dans son épaule. Il ne dit rien. Un peu plus loin on le décharge du sac qu'on fait passer à un autre civil. D'ailleurs,



on a fait passer tous les civils en tête de la colonne, et je comprends enfin pourquoi ils sont avec nous. Un de nos gardiens explique à mon voisin, en allemand : « Vous, ça va bien. Tous les soldats sont camarades. Mais les francs-tireurs... » et il fait avec sa baïonnette le geste d'embrocher. Mon voisin rit bêtement. Il est vrai qu'il n'a peut-être pas bien compris toute la portée de la menace faite par le soldat, ni même ce qu'il a voulu dire. Moi, je devine.

Parmi les civils (il y en a sept) se trouvent un jeune prêtre (le curé d'Affléville, je crois) et une espèce de loup, noir, pointu, buté et effaré : il a la joue droite couverte de sang séché et sombre. On dit qu'au moment où il a été pris, il a essayé de se tuer. De là cette blessure à la tempe.

Nous continuons à croiser des troupes. D'abord un immense convoi sur la route qui descend. Pour lui permettre de rétro-

grader et de nous dépasser, on nous fait marcher à travers champs.

Aucun souvenir précis (sauf de cet officier en auto, furieux du chemin encombré) jusqu'à Tucquegnieux. Je me soutiens uniquement par la volonté de me punir, de tout subir jusqu'au bout. Le bruit du canon s'est presque évanoui. Je me souviens de ce soulagement qu'au départ de la colonne, malgré la douleur de le sentir pénétrer plus avant en France, je n'ai pu m'empêcher d'éprouver à l'entendre s'éloigner. Sensation d'échapper à l'enfer.

Descente sur Tucquegnieux. Les pierres qui roulent sous les pieds. Halte dans la prairie. Les gens qu'on essaie de maintenir à l'écart, mais qui finissent par nous apporter à manger et à boire. La boîte de singe qu'un Allemand nous ouvre avec sa baïonnette.

Remontée dans le village. Les sous-officiers allemands qui sortent sur le

seuil des auberges avec un bock de bière à la main, à côté des servantes, pour nous voir passer. Le silence de la population qui nous regarde défiler. Village de mineurs, neuf, noir, triste. Les maisons hautes et étroites. La rue de maisons ouvrières. Bouibouis italiens.

Avant Trieux, interminable passage de uhlands et de dragons, presque tous au galop. Nous tassés dans le fossé. L'arrêt brusque et la bousculade qui s'ensuit. Je comprends tout ce qu'il y a dans le mot : patience.

Arrivée à la frontière. La halte avant le poteau, où l'on nous ordonne de rectifier la tenue et de faire nos besoins. La faucheuse dans le champ. L'écriteau : *Deutsches Reich*. Le sentier à droite vers Gross-Moyœuvre.

Arrivée à Lommerange, un kilomètre de la frontière. Bien que ce soit la Lorraine, tout de suite la sensation d'être chez les vainqueurs, ou plutôt d'être

dans celui des deux pays qui n'a pas à subir l'occupation par l'ennemi, à qui ce poids énorme est épargné. Tranquillité des gens. On sent que leurs affaires ne sont pas dérangées, qu'ils sont protégés. Les femmes rient et plaisantent avec les soldats allemands. Autant que je puisse deviner, elles ne sont pas sans sympathie pour nous. Mais c'est une sympathie immobile et qui ne va pas jusqu'à un vœu. Désormais, *nous sommes seuls*. Je crois être le seul, hélas! à percevoir ce changement. Longue station dans la ruelle. Appel des soldats allemands. Leur façon de se compter, en tournant brusquement la tête l'un vers l'autre, en se giflant pour ainsi dire l'un l'autre avec leur numéro. Leurs bonnes figures. Têtes rustiques, surtout des caporaux. Leur costume leur donne un air de Lohengrins paysans. Ce grand qui avait un long cou maigre.

Lorsqu'on nous emmène à notre can-

tonnement — cette grange sur le bord de la grand'rue, — au moment où nous entrons, d'autres prisonniers défilent que je n'ai le temps d'apercevoir qu'un instant. Dans la charrette aux blessés, un commandant assis, l'air misérable, tassé, honteux. (C'est certainement le nôtre.)

Dans le haut de la grange où nous nous hissons par une échelle difficile, nous nous allongeons les uns auprès des autres, sur trois rangs, ceux de la 20^e du 220 ensemble, réunis déjà par des souvenirs communs, encore que nous ne les comprenions pas de la même façon.

Mais une fatigue immense m'ensevelit. Je m'endors.

Autres souvenirs de cette journée :

Le temps couvert.

La voiture dans laquelle le feld-webel nous suivait et de temps en temps nous dépassait.

Les fourragères réquisitionnées. Air stupide des paysans qui les conduisaient.

Le cheval crevé sur la route.

Le jeu des yeux baissés, à moitié sincère, à moitié complaisant.

Les superbes coiffures en turbans des officiers de cavalerie. Leurs figures d'enfants là-dessous. On dirait de jeunes princes perses ou des héros de légendes scandinaves.

26 Août

Au réveil, un instant pendant lequel je suis submergé par le malheur.

Nous partons vers sept heures. Je ne vois plus les civils qu'on a fait cantonner à part, hier soir. Le long de la route qui descend dans une sorte de ravin, de loin en loin, un cavalier arrêté sur l'accotement, perpendiculairement à la route. Je ne sais si cela avait quelque rapport avec ce qui va suivre.

A peine à un kilomètre de Lomme-

ringen, on nous fait arrêter et ranger le long de la paroi de rocher que contourne la route. Nous venons de dépasser sur la droite une sorte de repli boisé entre deux collines. Je m'assieds sur mon sac.

Nous repartons. La route monte. Nous dépassons un convoi. Et presque aussitôt la côte franchie, nous sommes au-dessus de Fontoy (Fentsch), où nous devons prendre le train. Le village est tout au fond d'un vallon abrupt. On nous voit arriver d'en bas. Des soldats d'administration, qui travaillaient à un parc établi près de la gare, se mettent à grimper comme des fourmis le long de la prairie pour venir nous voir.

Peu après nous entrons dans le village qui regorge de monde, civils et militaires mêlés. Curiosité.

On nous enferme dans la salle d'attente de la gare, où sont déjà quelques prisonniers, arrivés d'ailleurs. Assis sur un banc. Les autres par terre. Les trois

fenêtres sur la cour de la gare ouvertes et gardées par des sentinelles. Le civil qui parlait français. Le uhlan roux. Soleil. L'eau qu'on apportait au milieu de la salle. Le morceau de lard de la veille déjà loin. J'essaie de manger le morceau de viande que Laborde m'avait donné sur le champ de bataille, l'avant-veille. Obligé de le jeter.

Nous ne savons pas à quelle heure nous serons embarqués. Durée. Patience.

Nous sommes là depuis neuf heures. A trois heures, le train arrive. Wagons de marchandises sans bancs. Montent avec nous comme sentinelles quatre des soldats qui nous ont accompagnés jusqu'ici et qui font partie des troupes avec lesquelles nous avons combattu. Extraordinaire endurance de ces gens-là. Après avoir combattu le 24 toute la journée, sans manger, ils couchent dans des tranchées ayant pris un peu de café avec un peu de pain. Le lendemain ils nous

accompagnent sur un parcours de vingt-cinq ou trente kilomètres. La plupart d'entre eux passent la nuit comme sentinelles pour nous garder. Ils repartent avec nous le lendemain et nous accompagneront jusqu'à Germersheim. La nuit, ils resteront debout, baïonnette au canon, simplement appuyés de dos à la grosse barre qui ferme les deux ouvertures béantes du wagon.

Du fond où je suis assis, je distingue fort mal le paysage. Je reconnais pourtant Thionville où nous arrivons bientôt. Longues manœuvres du train. Les employés de chemin de fer qui montent sur le marchepied et demandent à nos gardiens tous les renseignements possibles sur notre compte. Celui qui avait des frères dans l'armée française.

Après Thionville, la Moselle passée, je perds complètement l'orientation. La nuit tombe quand nous nous arrêtons à Busendorf. Nous n'avons plus de pain.

Les femmes de la Croix-Rouge en donnent, avec une saucisse, à nos gardiens. Aspect fleuri et sombre de la gare.

27 Août

La nuit. Difficulté pour dormir. Pas assez de place. Les jambes croisées. Poids des jambes des autres qui finit par vous obliger à retirer les vôtres pour essayer de les mettre par-dessus. Les w. c. par-dessus la barre. — Les gens qui venaient nous tirer par la manche pour nous voir.

Un peu avant le jour, on nous réveille et on nous fait descendre. C'est Kaiserslautern. Je suis arrivé à reconstituer, à l'aide de la carte, l'itinéraire que nous avons suivi pendant la nuit. Le voici : Thionville, Busendorf, Saarbruck, Homburg, Kaiserslautern (Palatinat).

Pain et saucisses préparées sur des

tables en bois. Jamais nourriture ne m'a fait un tel plaisir. Un soldat allemand, au moment de regagner le wagon, me donne un second morceau de saucisse. Thé non sucré, mais délicieux pour ma soif.

Les quatre soldats : le caporal à gauche en avant, le beau gars farouche à droite en avant, le plus petit, à droite en arrière, à qui je demande son journal et à qui son camarade interdit de me le passer.

Un peu plus tard, il me l'apportera lui-même pour me montrer l'annonce de nos défaites (trois corps d'armée battus et mis en déroute entre Metz et les Vosges). Nous engagerons tant bien que mal la conversation. C'est la France qui a voulu la guerre. Jaurès a été assassiné par les soins du gouvernement français, parce qu'il était opposé à la guerre (avis du beau gars).

Nous passons à Worms, Frankenthal

et à proximité de Mannheim, sans traverser le Rhin. Innombrables enfants d'ouvriers qui poussent des cris, comme une bande d'oiseaux, pendant que nous stationnons sur ce haut talus au milieu de ce paysage pelé de banlieue industrielle.

A Germersheim, nous changeons de gardiens. Séparation cordiale. Ceux qui nous ont conduits jusqu'ici retournent au feu. Ils sont remplacés par des bavarois de la landsturm. Le gros tonnelier sympathique.

Tout de suite après nous passons le Rhin.

A Rheinheim (Duché de Bade) on nous fait descendre de nouveau. Vastes bâtiments en bois : cuisines, réfectoires, lavabos, latrines. Prodigieuse installation. Un officier qui parle français nous fait attabler par wagons. Grands baquets de soupe. Petites cuvettes. On nous recommande de nous servir à volonté.

On nous trimballe toute la journée à travers le duché de Bade et le Würtemberg par Bruchsal, Eppingen, Heilbronn.

Trains de blessés qu'on croise. Couchettes superposées. Mains qui pendent.

Depuis le matin plus aucune manifestation hostile. Partout des réfectoires. On nous fait passer mille nourritures diverses dans le wagon. Contraste avec la veille.

28 Août

Trajet présumé pendant la nuit : Mosbach, Adelsheim, Wurzburg, Kitzingen, Furth. Au matin, arrivée à Nürnbergville. C'est la première grande impression de se trouver enfin en présence de ce que les autres là-bas défendent et « prétendent ». Le premier sentiment c'est du respect. La réussite ici ne fait qu'un avec l'effort. Ce n'est pas à dire que l'œuvre reste ébauchée. Mais c'est de

la volonté réalisée, construite, effectuée. Superbes maisons, la plupart d'un goût incontestable. Le malaise vient seulement de ce qu'on se demande comment tout ça peut être rempli. Il y a un écart entre l'objet et son emploi. On craint que la puissance réelle n'égale pas la puissance représentée. Mais tout de même une aise dans la matière, une entente de tout ce qu'elle propose, une intelligence de tout ce qui est extérieur à l'intelligence, vraiment extraordinaires. Assiette formidable.

La gare de Nürnberg. Notre promenade dans les bureaux. L'employé qui m'a dit — je crois — qu'il était de Metz.

Notre voyage de l'après-midi. Je ne vois pas comment nous avons pu ne pas passer par Bayreuth. Pourtant je ne me rappelle pas la gare. Les Fichtel Gebirge. Délicieux villages. Maisons vernies et fleuries, claires comme les torrents qui les baignent. Pays noir et limpide. Naïve

plantation des sapins. A mesure qu'on s'élève, les noms des gares font penser de plus en plus à la Bohême, toute proche. Le paysage aussi s'étend, s'aplatit, et noircit.

Vers le soir Hof, où nous pensions rester. La gare bondée de monde; les gens retenus par des sentinelles, et d'ailleurs silencieux. Chagrin de sentir peser sur soi cette énorme curiosité muette.

D'ailleurs le mot : chagrin est celui qui exprime le mieux tous mes sentiments depuis le début de la captivité.

Conversation avec le sous-officier allemand au bord du wagon. Ma lettre.

Paille pour la nuit.

Le tonnelier qui avait appris à me parler lentement. Les assurances de bon traitement qu'il me donnait sans cesse et qu'il voulait que je répète à mes camarades. Sa déclaration socialiste. A Plauen, dans la nuit, il nous a quittés, remplacé par des soldats saxons.

De même que nos premiers gardiens à Lohengrin, ces Bavares, peut-être à cause du paysage traversé, me faisaient penser au Freyschütz.

29 Août

Les Saxons ont le casque à pointe. Le caporal, à qui le tonnelier m'a désigné comme interprète; leur air jeune à tous.

A Chemnitz, en pleine nuit, on nous réveille pour nous faire boire du café au lait. On nous promène ensuite à travers la Saxe par Döbeln et Meissen. Est-ce Meissen, ou Döbeln, cette admirable ville sur l'Elbe? (C'est Meissen.)

Dresde. Grande impression, mais préparée par Nürnberg.

Station sur le pont de fer, à l'Ostbahnhof de Dresde. La foule qui s'amassait en bas.

Sitôt après, Klotzsche, pays sablon-

neux, couvert de sapins et vallonné, à la fois désert et plein de petits villages de banlieue, mais comme posés de loin en loin, et séparés. Chacun d'ailleurs propre et groupé, bien mis en ordre. Innombrables enfants pieds nus.

Arrivée à Kœnigsbrück. Ce que nous prenions pour la forteresse où nous allions. Grands bâtiments sur le coteau découvert, qui faisaient penser à des sémaphores géants.

Descente du train. Le général. Débarquement des blessés. Station sac au dos à côté de la locomotive. Traversée de la ville. Faiblesse infinie. La délicieuse villa à gauche, dans le creux. La grande rue. Beauté des boutiques, des enseignes. Route du camp avec les gens qui nous accompagnaient.

*Conversation avec L...,
le 8 Septembre*

D'ACCORD sur le malaise, le mécontentement que nous laisse notre passage sur la ligne de feu.

La guerre est devenue purement matérielle. Elle laisse toujours la même place à la lâcheté, mais plus aucune à la bravoure. La seule vertu dont on puisse y faire preuve est passive : c'est la force de rester là. Tout se borne à rester là, à subir, à attendre jusqu'au bout. Et même quand on marche. Dans l'assaut à la baïonnette, on est si bien encadré qu'on n'a aucun mérite personnel à avancer ;

d'ailleurs le péril serait le même, sinon plus grave, à reculer.

Complète absence d'enthousiasme, et même de rage, d'animosité. Quand les Allemands arrivaient sur les tranchées d'où on les fusillait depuis des heures, ils n'avaient aucune envie de se venger. C'était fini, voilà tout. Et nous-mêmes nous ne sentions pour eux rien qui ressemblât à de la colère. Espèce d'entente immédiate et parfaite, sans qu'on eût aucun effort à faire, parce qu'il n'y avait aucun sentiment d'hostilité à vaincre.

Caractère presque conventionnel de la guerre; c'est une certaine fonction dont on s'acquitte. On s'arrosera de mitraille aussi longtemps qu'il faudra pour que l'un des deux partis soit obligé de quitter sa position. Ce résultat obtenu, la tâche est finie, tout cesse du même coup. C'est comme un comptable qui range ses plumes et son papier.

De là vient que les Allemands réus-

sissent si bien à la guerre, que la guerre, telle qu'on la pratique aujourd'hui, semble faite pour eux. Toutes leurs qualités d'organisation, de méthode, de conscience y trouvent place. Ils font tout ce qu'il faut, et jusqu'au bout (ce qui est impossible à un Français). *Et ça suffit.* (Pillage, incendie, pratiqués de la même façon.) Caractère exhaustif de leur tactique. Le Français prend quelques dispositions générales, ingénieuses peut-être, mais il oublie de boucher les coins. Si ça flotte, tant mieux. Mais, au moindre hasard, cela fait eau de partout. L'ennemi trouve à rentrer mille fois entre les quelques prévisions sommaires qui seules nous garantissent. Le chef français a compté sur des initiatives dont il n'est pas sûr qu'elles se produiront et que le simple feu de l'artillerie peut très bien stupéfier.

A l'heure actuelle, il ne subsiste de la guerre que l'horreur toute pure, que les blessures, les cris, les linges, tout le côté

chirurgical. (En admettant que ce ne soit pas la littérature qui me fasse imaginer qu'il y a jamais eu autre chose là dedans.) Impossibilité à quiconque (c'est un défi que je lance) de *souhaiter* revenir au feu, une fois qu'on y a passé, de le souhaiter autrement que sous l'inspiration du devoir, de le souhaiter pour le plaisir. C'est la preuve qu'il n'y a absolument plus rien là dedans de bon ou de beau en soi, que l'horreur y est pure. (C'est peut-être la première chose que je rencontre où l'horreur soit pure, la première, avec justement l'opération chirurgicale qui est comme le pendant de la guerre chez l'individu.)

Côté courbé, aplati, diminué du combat. On y est à moitié hauteur de soi-même, au physique comme au moral.

La terreur même n'a rien de fébrile, d'agité, d'inquiet. C'est une stupeur. On est maintenu, dominé par une main de plomb.

Le côté affreusement *copieux* de la mitraille.

*
* *

Sur le manque de désintéressement des hommes. C'est un nouvel échec de la guerre que de ne pas arriver à le dissiper. Il a duré jusqu'au dernier moment. Histoire de la poule que Toujas et Laborde faisaient cuire. Les réclamations des autres au sujet de la graisse. Monstrueuse indifférence des gens du Midi au succès de la guerre. Même ici, leurs vœux pour qu'on s'en aille le plus tôt possible, sans s'inquiéter de savoir dans quelles conditions.

RÉCITS

De L. (22 Septembre)

CET homme qui revenait de patrouille en suivant le fossé, de l'autre côté de la route au bord de laquelle était la compagnie. La route battue par une mitrailleuse. En la traversant, il reçoit dix balles dans le corps. Dès qu'il arrive, on lui demande : « Tu es blessé? — Non, je suis malade. » Et pendant longtemps il s'est obstiné dans cette idée : « Je ne sais pas ce que j'ai. Je suis malade. »

De V. (22 Septembre)

Un de ses camarades touché à côté de lui d'une balle en plein ventre. Il lui demande : « Tu souffres ? — Non, non, je ne sens rien. »

De L. (22 Septembre)

De l'endroit où ils étaient, ils voyaient à une certaine distance une compagnie où l'on faisait la distribution des vivres un peu en avant du bois qui l'abritait. Soudain un obus percutant arrive et tombe au milieu du groupe. Tout le monde soufflé par terre. Rien que six morts. Se représenter le spectacle vu à distance.

De même V. roulé par terre par le vent d'un obus et se relevant sans être touché.

Celui qui est devenu fou pour avoir vu

un obus éclater juste devant lui. (Sans doute un percutant.)

De A. (2 Octobre)

Dans la gare de Schirmeck, transformée en ambulance.

Il avait fait mettre dans un grand hangar, où gisaient déjà plus de quatre-vingts blessés, un homme qui avait reçu une balle dans le ventre et qu'on abandonnait, n'ayant pas le temps de l'opérer. Il le place sur un lit de paille. Mais deux minutes après il le retrouve par terre, un peu plus loin. Il le replace, mais l'autre recommence. Sans cesse, il s'échappait ainsi, sans dire un mot, sans pousser un cri. Quand on le rapportait, il ne se débattait pas. Mais il repartait aussitôt en rampant.

Un peu plus tard, A. revint dans le hangar. Un blessé lui dit : « Va voir là : je crois qu'il y a du vilain. » En effet,

il trouve son homme dans un coin, complètement déshabillé, sauf de sa chemise et de ses chaussettes, les pieds sur la tête d'un autre blessé, — et mort.

Le grand capitaine qui avait eu la mâchoire inférieure enlevée. Son bandage passait à *la place* du menton et on ne voyait que la lèvre d'en haut par-dessus. Il se promenait de long en large, pendant qu'on entendait la fusillade allemande se rapprocher. On ne l'a plus revu.

De G. (16 Octobre)

Lui et un camarade emmenés prisonniers par deux soldats allemands. Tout près de la ligne de feu. Les soldats les faisaient marcher devant eux. En regagnant la route, tout à coup ils entendent un bruit de culasse dans le fossé. En un éclair les Allemands passent derrière eux, se servant d'eux comme boucliers. Les deux soldats français égarés dans ce fossé hésitent

à tirer, puis sont obligés de se rendre.

A ce moment débusque d'un buisson, tout près d'eux, un autre Français, dont les deux premiers ignoraient la présence, et qui, pris de panique, se met à fuir. Les Allemands tirent : il tombe, les deux bras en avant. Avant qu'il ne se lève, personne ne l'avait vu.

Récit de Fritz (26 Décembre)

Ils marchaient à l'assaut des tranchées allemandes de Morhange. A genoux dans les avoines, sans abri. Tout à coup celui qui était à côté de lui tombe à la renverse, sans pousser un cri. Son autre voisin, Lefèvre, se penche vivement sur lui et dit à Fritz : « Je crois bien que Lucas est knock-out. » (Prononcer *knockout*.) Fritz lui prend la tête et la soulève : « Ah! mon vieux, c'était plein de cervelle par-dessous. »

La deuxième section qui était restée sur

la crête en arrière, complètement fauchée par la mitrailleuse. On les a retrouvés tous couchés les uns à côté des autres, exactement comme ils étaient placés pour tirer.

Après la débâcle de sa section Fritz se trouve seul avec trois hommes. Ils essaient de gagner le fossé de la route. Là, ils se mettent à tirer à quatre sur les Allemands « qu'on voyait sortir tout noirs de leur tranchée ». Ils tirent tant qu'ils peuvent. Fritz est déjà blessé à l'épaule. Mais il sent que ce n'est rien. A la fin pourtant, il veut essayer de s'échapper en rampant le long du fossé jusqu'à la crête. A un moment il arrive contre un blessé, qui était là à quatre pattes, immobile, la figure noire de sang qui gouttait par terre. Il lui demande de s'aplatir et passe doucement par-dessus. Mais un peu plus loin, en se soulevant il regarde vers la crête : « Ah ! mon vieux, c'était plein de morts. » Alors il a fait le mort

lui aussi. Au bout d'un moment il a entendu : « Cha, cha, cha, cha ! » (C'est lui qui raconte.) C'étaient les Allemands qui arrivaient. En passant il y en a un qui lui a donné deux petits coups de crosse sur les reins pour voir s'il était mort. Comme il ne bougeait pas, il a continué. « Je me croyais sauvé. Mais il en est arrivé d'autres. L'un d'eux m'a attrapé dans le dos par ma capote et d'un seul coup m'a mis debout... Il y avait un sergent allemand qui passait devant nous en faisant « cha, cha » d'un air furieux, et il braquait son revolver contre moi. Je voyais la petite bouche du revolver tout près. Je me disais : « Merde ! j'ai échappé une première fois. Mais maintenant ça y est. »

D'abord il pensait encore à s'échapper. Mais il a aperçu son capitaine sous un arbre, prisonnier lui aussi. « Je me suis approché. Il me semblait que tout était de notre faute. Je lui ai demandé pardon, je ne sais pas quoi, moi ! — Mais il m'a

répondu d'un air furieux : Non, non, vous et Lefèvre, c'est très bien. Je vous ai vus! »

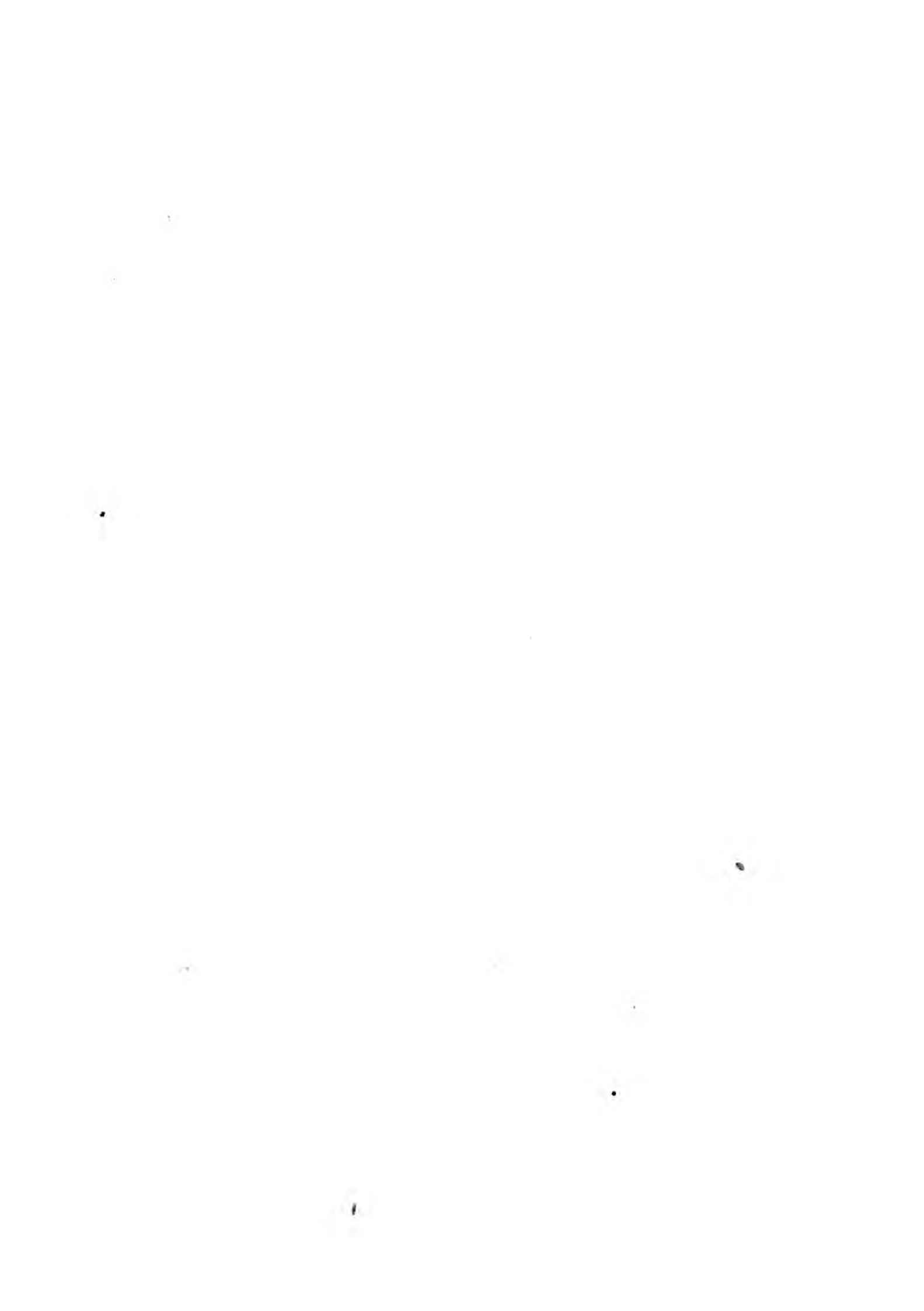
Il y avait avec eux un Saint-Cyrien, qui avait trois balles dans le corps, dont une avait traversé la poitrine de part en part. Comme il s'était mis le torse nu pour se faire panser,... l'ouverture faite par la balle dans le dos s'est remise à saigner : elle s'ouvrait et se fermait suivant le rythme de la respiration comme une petite bouche, et à chaque fois elle crachait un peu de sang.

Ce même Saint-Cyrien a refusé, malgré ses blessures, de monter en voiture et il a fait à pied, le soir même, les douze kilomètres de l'étape. Il s'appelait de Grainville.

25

62633959

611



**ACHEVÉ D'IMPRIMER LE 21
AVRIL 1929, SUR LES PRESSES
DU MAITRE IMPRIMEUR COU-
LOUMA D'ARGENTEUIL, H.
BARTHÉLEMY ÉTANT DIREC-
TEUR, EN CARACTÈRES NÉO-
DIDOT GRAS DU CORPS 11. .**

TABLE

4 AOUT.	7
SÉJOUR A MARMANDE	11
NOUS PARTONS...	20
23 AOUT	27
24 AOUT	43
25-29 AOUT.	97
CONVERSATION AVEC L...	123
RÉCITS.	128

JACQUES RIVIÈRE

**CARNET DE
GUERRE**

AOUT-SEPTEMBRE 1914

*En frontispice, un portrait
de l'auteur, bois gravé
original d'Angéline Béloff*

Collection « Le Livre Neuf »
AUX ÉDITIONS DE LA BELLE PAGE

140

0/0 1433

A. L.

